CHANTIER 2

ACTES

Conférence

« Paysage et projet »

par Jean-Marc BESSE

Mercredi 03 avril 2013

Terres en villes

IAU INSTITUT D'AMÉNAGEMENT ET D'URBANISME ÎLE-DE-FRANCE

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Premier ministre
Datar

SOMMAIRE

LISTE DES PARTICIPANTS

OUVERTURE DE LA CONFERENCE

I. EXPOSE DE JEAN-MARC BESSE : « PAYSAGE ET PROJET »

1. Les cinq paradigmes paysagers

2. La démarche de projet de paysage

II. DISCUSSION

1. Intervention des discutants

2. Echanges avec la salle

68

LISTE DES PARTICIPANTS

BESSE Jean-Marc, Intervenant
BONNEFOY Serge ,Terres en Villes
BRIANDET Clément, CAUE 91
BUYCK Jennifer, IUG - UMR Pacte
DARROT Catherine, AgroCampusOuest UMR ESO
DE BIASI Laure, IAU
DONADIEU Pierre, ENSP
DUCHARDT Solange, PNR Oise Pays de France
DUVOUX Bernard, MAAF/DGPAAT
JULLIEN Bruno, Ex AURAN
LAGANIER Philippe, Ex MAAF
LE CARO Yvon, UMR ESO
LEVEQUE Stéphane, Certu
MARLY Jean, Ex Certu
Marlin, IAU
NOVARINA Gilles, IUG
OECONOMICO Juliette, DRIEE Ile-de-France
PELTEKIAN Roland, DRIEE Ile-de-France
POUSIN Frédéric, ENSP
STACCHETTI Christel, Triangle Vert
THIBAULT Christian, IAU
TRICAUD Pierre-Marie, IAU
VARGAS Lilian, Pays Voironnais
VERDIER Pascal, Rennes métropole
VEYSSET Gildas, Terres en Villes
VIDAL Roland, ENSP
WEIL Joëlle, DRIEE Ile-de-France

OUVERTURE DE LA CONFERENCE

Intervention de *Serge BONNEFOY*, secrétaire technique de Terres en Villes :

Nous allons ouvrir cette conférence de Jean-Marc BESSE que je remercie d'être venu jusqu'à nous. C'est Christian THIBAULD qui va prononcer le mot d'accueil pour l'institut d'aménagement d'urbanisme avant que je resitue la conférence dans le contexte de la recherche-action formes agraires, formes urbaines, qui nous occupent maintenant depuis trois ans entre acteurs et chercheurs, et Jean-Marc BESSE aura après la parole pour présenter sa conférence. Christian…

Intervention de *Christian THIBAULD,* directeur du département environnement urbain et rural de l'IAU :

Merci, bonjour, bienvenue à l'IAU. Je me présente Christian THIBAULD, directeur du département environnement urbain et rural à l'IAU. Je dirais que nous avons pris l'habitude depuis quelques années maintenant d'accueillir les réunions parisiennes de TERRES EN VILLES. La bonne habitude d'ailleurs, j'ai écrit sur mon papier. Sachant que c'est dans le cadre d'un partenariat partagé avec le conseil régional et avec la fédération des agences d'urbanisme. Je vais peut-être vous dire quelques mots sur l'approche paysagère qui est développée à l'institut, ça peut être intéressant, rapidement. Je dirais que c'est une partie intrinsèque de nos travaux depuis très longtemps, c'est même historique puisque je rappellerais qu'il y a quelques mois, nous avions installé dans le hall une exposition sur les travaux de Gérald HANNING, qui était un éminent paysagiste urbaniste à l'IAU, qui avait notamment développé la méthode que l'on appelle « de la trame foncière » et qui avait conduit à élaborer à l'époque la carte de composition urbaine qui était jointe au schéma directeur de 1976. Alors, je dirais que l'on a un petit peu régressé en cette matière puisque maintenant, dans les schémas directeurs régionaux actuels, il n'y a plus de cartes de compositions urbaines ou paysagères malheureusement.

Sinon il y a eu de publiés sur cette question du paysage plusieurs cahiers qui sont encore des références, un de 1993 « Paysage, grand paysage ». Sachant que le grand paysage, comme nous sommes une agence de dimension régionale a toujours eu une place importante à l'IAU. En 1997, c'étaient « Les paysages d'Ile-de-France, comprendre, agir, composer », ce mot est très important, et puis le petit dernier de septembre 2011 « Le paysage, du projet à la réalité », qui est un cahier qui voulait mettre en avant le fait qu'avec le développement durable, malheureusement, il y avait une priorité aux approches technologiques avec peut-être et même sans doute, un déficit d'approche sensible et il fallait remettre du coup ce paysage au-devant de la scène. Il y a d'autres cahiers que l'IAU a produits en lien très fort avec le paysage qui sont également encore des références, je pense à un numéro double sur la cartographie ancienne, « Trois siècles de cartographie en Ile-de-France » qui était paru en 1997-1998, un autre cahier sur le patrimoine en termes de concept et de vécu en 2000-2001. En termes d'approche paysagère, à l'IAU, on développe des approches qui sont intégrées. Cela peut paraître une évidence, mais cela me semble important de le souligner, en termes de paysage et d'architecture, en termes de paysage et de patrimoine, de paysage et de biodiversité, de paysage et d'agriculture, sachant que l'on cherche à concilier plutôt que d'opposer les disciplines comme ça peut se faire parfois. Une autre caractéristique, c'est, je crois l'articulation des échelles. D'abord évidemment, les échelles d'espace puisqu'il y a eu travail du grand paysage, mais aussi à l'échelle des projets de territoire un peu plus fins ou des projets de quartiers. Ça c'est une dimension qu'il faut que l'on réexplore. Nous allons lancer cette année un chantier de prospective et je crois que le volet paysager serait tout à fait intéressant à explorer de ce point de vue-là. Comment le paysage va évoluer dans les dizaines d'années qui viennent.

Juste pour terminer, parmi les approches récentes ou en cours sur le paysage, il y a des travaux de fond actuellement sur les unités paysagères de la région et sur les belvédères également. Il y a des réflexions qui sont liées au SDRIF et au documents d'urbanisme donc, qui sont en lien direct avec les réflexions que l'on a ici avec TERRES EN VILLES, et en particulier sur les questions des fronts urbains et de la nature en ville au sens large. Il y a des développements de méthodes également, tels que l'analyse fonctionnelle des espaces ouverts ou telles que des approches de points noirs environnementaux sachant que le paysage a aussi un rôle très important dans ces questions-là. Sans oublier des ateliers projets qui ont été lancés au cours de cette année sur les territoires stratégiques de la métropole francilienne.
Je voudrais remercier Laure DE BIASI, Stéphanie CISOUTAME et Pierre-Marie TRICAUD pour l'organisation de la réunion ainsi que le département communication et les services généraux de l'institut.

***Serge BONNEFOY*, secrétaire technique de Terres en Villes :**

Bon, tu l'as assez dit, mais c'est encore un nouveau témoignage cette conférence après celle de Gérard CHOUQUER du partenariat entre l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de l'Ile-de-France et TERRES EN VILLES. Tu le sais, TERRES EN VILLES se félicite de cette collaboration. On a maintenant un bureau à Paris. On n'a plus forcément besoin du nid douillet dont on avait besoin avant. Mais pour nous, c'est vraiment essentiel de garder cette relation avec l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme, ce que vous représentez et vu les

contacts chaleureux que l'on a avec Laure DE BIASI et vos équipes.

TERRES EN VILLES, ce sont 27 agglomérations dont la région Ile-de-France. On va accueillir cette année quatre autres agglomérations dont Bordeaux et la métropole marseillaise. C'est donc quelque chose qui devient assez important. Vous savez, nous travaillons sur cinq grands chantiers, la co-construction des politiques agricoles péri-urbaines. Le deuxième, c'est celui qui nous intéresse, la protection, mise en valeur des espaces agricoles péri-urbains. Le troisième, c'est la gouvernance alimentaire, circuit alimentaire. Quatrième, Europe et cinquième forêt péri-urbaine.

On est dans un grand événement, le terme est un peu pompeux, de la recherche-action, formes agraires, formes urbaines, que l'on a commencée, il y a trois ans grâce à quelques financements de la DATAR et de la bonne volonté des chercheurs et des acteurs. Les chercheurs de Agro campus ouest, de l'École de l'UMR ESO-RESO, de l'université Rennes 2, de l'ENSPV, Versailles Marseille avec Roland VIDAL, de l'Institut d'Urbanisme de Grenoble et nos amis suisses de Lausanne et de Genève, École des Hautes Études de l'Ingénierie du Paysage et de l'Aménagement de Genève Lullier. Cette recherche-action est scandée par des rencontres et des conférences, c'est la deuxième conférence après celle de Gérard CHOUQUER. L'objectif général du projet est de savoir comment valoriser et gérer les interrelations entre formes urbaines et formes agricoles, ce que Pierre DONADIEU et André FLEURY ont appelé les formes agriurbaines, ainsi que les usages partagés qui en découlent dans la ville territoire à l'époque de sa métropolisation, au regard de trois échelles identifiées. Le projet était assez audacieux. L'échelle du grand territoire donc Grand Paris, Vallée du Rhône, l'échelle de l'interface bâti, non bâti et l'échelle du système parcellaire de l'exploitation agricole. Je crois pouvoir dire que le collectif s'est progressivement constitué et bien engagé dans nos travaux. L'objectif, c'est d'améliorer la connaissance des modes de production, de renouvellement de forme agriurbaine de la métropolisation confrontée à la crise que l'on connaît et à la problématique de la transition énergétique, écologique, etc. Expérimenter les démarches de projet. Dans notre action, il y a place pour les ateliers projets et du côté acteur d'apporter les outils méthodologiques co-construits nécessaires à une conduite pertinente des projets. Nous avons repéré en matière de gestion publique des espaces agricoles péri-urbains une soixantaine de projets en cours, et nous avons bien vu dans les dernières années, un développement de projets publics privés en faveur d'agricultures péri-urbaines ou ce que l'on appelle maintenant l'agriculture urbaine. Je vous rappelle les phases du projet : l'état de l'art, le recensement des expériences. On est au niveau de la troisième et de la quatrième phase, la phase terrain. Nous n'avons malheureusement pas pu avoir les financements recherche, nous sommes en train de les chercher pour la suite. Analyser la synthèse et tout cela pour arriver à 2014, à un ouvrage final, à un forum final. Donc, cette conférence s'inscrit - j'ai mis la clôture, ça ne sera jamais clôturé l'approche paysagère, mais je pense que vous allez nous le dire - dans la clôture du site que l'on a initié avec les rencontres de Versailles des 11 et 12 décembre, qui était consacré à l'approche paysagère de ces projets. Dans un an, c'est-à-dire maintenant, fin d'année, on sera à Genève, je pense que l'on croisera approche paysagère et modèles économiques pour poser cette question-là avec la création architecturale.

Figure 1 : Potager du Roi, ENSP de Versailles

Suite au séminaire de Versailles, vos amis comme Pierre DONADIEU ou comme Yvon LE CARO nous ont proposé de vous accueillir dans cette conférence, vous Jean-Marc BESSE qui êtes philosophe, historien, spécialiste de l'épistémologie et de l'histoire et de la géographie. Cela me rappelle des propres souvenirs quand je faisais ma thèse, il y a très longtemps. C'est pour nous très intéressant de vous écouter sur cette affaire-là, de nous amener à prendre du recul sur l'épistémologie, sciences humaines et sociales et de pouvoir replacer nos travaux. On vous sollicitera aussi pour que vous portiez votre regard par rapport à notre modeste projet, mais qui est quand même sérieusement attendu par un certain nombre d'acteurs et je crois de chercheurs de plus en plus impliqués sur les questions de la métropolisation et du péri-urbain. On a deux discutants, Gilles NOVARINA qui vient de comprendre le cheminement monopoly des gares parisiennes - on est bien à Montparnasse – professeur d'urbanisme de l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, que je remercie, car il est un des discutants favori de TERRES EN VILLES. Il était déjà là la dernière fois avec Gérard CHOUQUER et Pierre-Marie TRICAUD le régional de l'étape. Je suis très content qu'il y ait un représentant des paysagistes de l'Institut d'Aménagement de l'Ile-de-France, pour bien montrer ce partenariat. Je ferai le modérateur. N'oubliez pas d'être en décembre à Genève Lullier pour continuer cette série de rencontres.

I. EXPOSE DE JEAN-MARC BESSE : « PAYSAGE ET PROJET »

***Jean-Marc BESSE*, agrégé de philosophie et docteur en histoire, directeur de recherche au CNRS, enseignant à l'université Paris 1**

Je suis à la fois très heureux et très honoré de pouvoir vous parler aujourd'hui, de présenter quelques réflexions. J'étais très heureux de voir cette photographie des Pâquis de Genève parce qu'effectivement une partie de ma réflexion a été nourrie par des rencontres prolongées que j'ai pu faire à l'École d'Architecture de Genève, à l'époque où cette école existait encore dans le site de postgrade. Pendant plusieurs années d'un site de postgrade à l'université de Genève, à l'École d'Architecture, qui s'intitulait « architecture et paysage » précisément, dans lequel il y avait un esprit pluridisciplinaire d'approche du paysage en fait. Cette expérience pluridisciplinaire a nourri en grande partie les réflexions que je vais vous proposer aujourd'hui. Comme monsieur BONNEFOY vient de le rappeler, je suis quelque part un outsider de cette question. Mon trajet est plutôt celui d'un philosophe, d'un historien des savoirs. Je dirige une équipe au CNRS qui est particulièrement dédiée à l'étude de l'histoire et de l'épistémologie de la géographie. Je suis dans une sorte de triangulation entre philosophie, épistémologie d'une part, histoire d'autre part et géographie enfin. C'est à partir de ces pôles-là ou de ces points de vue que j'ai été amené à rencontrer la question du paysage. Donc en une perspective, vous le voyez tout de suite qui n'est pas et ne prétend pas être directement opérationnelle, mais dans une perspective réflexive dans la mesure où au fond – et peut-être est-ce la vertu ou le défaut des études philosophiques - l'interrogation principale qui est la mienne est une interrogation sur le concept de paysage, sur le sens ou les sens du mot paysage et sur les pratiques qui sont accrochées à ce terme aussi bien dans l'histoire passée que dans la période contemporaine.

Figure 2 : Jean-Marc Besse

La première série de remarques que j'aimerais faire concerne le champ de recherches aujourd'hui sur le paysage. Je pense que la question n'est pas seulement devenue une question, je dirai d'actualité pratique, mais c'est aussi une question de recherche importante. De nombreux travaux théoriques et descriptifs qui se sont développés depuis une quinzaine d'années en France notamment où convergent plusieurs disciplines, plusieurs métiers. Ça traverse vraiment tout le spectre des disciplines scientifiques aussi bien dans le domaine des sciences de la nature que dans le domaine des sciences humaines et sociales, mais ça concerne aussi l'histoire et la théorie des arts et de la littérature, cela concerne la philosophie, cela concerne bien entendu les recherches en architecture ou en agronomie. De fait, je pense que comme moi, vous aurez noté sans difficulté l'augmentation quantitative tout à fait considérable du nombre de publications consacrées au paysage en langue française depuis une quinzaine d'années. Tout le monde a fait l'expérience, il y a encore quinze ans de rechercher des livres sur le paysage dans des librairies généralistes et finalement d'être envoyé dans des directions qui doivent être les rayons histoire de l'art ou bien le rayon jardinage par exemple. Ce qui veut dire que dans les yeux ou dans la tête des libraires, et bien finalement le paysage n'existait pas en tant que quantité spécifique. Ce n'est plus vraiment le cas maintenant, même si c'est encore fréquent. Le paysage par ailleurs est de plus en plus pris en considération dans l'environnement social, politique et institutionnel comme on le voit par cette simple présence ici. Un environnement institutionnel qui est de plus en plus attentif à la question des paysages et de la qualité des paysages. Bien entendu, il y a des institutions comme celles dans lesquelles nous nous trouvons, mais il y a aussi l'apparition, vous le savez aussi bien que moi, l'apparition depuis une quinzaine d'années de filières universitaires en nombre important, qui ont été dédiées au paysage. Il y a aussi bien entendu la création de nouvelles écoles ou de nouvelles antennes dans des écoles déjà existantes. Bref tout ceci, je crois traduit le développement de ce que LUGINBÜHL appelle une demande sociale. Je ne sais pas exactement ce que regroupe ce terme, mais il y a de fait, une demande qui s'est exprimée et qui se traduit par la création d'un certain nombre d'institutions spécifiquement dédiées à la question du paysage, à la formation axu métiers du paysage. Et puis bien entendu les dispositifs juridiques et institutionnels nouveaux qui apparaissent à l'échelle nationale et internationale. Je mentionnerai d'abord et avant tout la convention européenne du paysage de 2000, qui est entrée en vigueur en France en 2006. Bref, on peut considérer qu'une véritable culture du paysage s'est développée en France au cours de ces dernières années même si elle est encore embryonnaire. Or les contours de cette culture sont flous, car s'y mélangent beaucoup de choses, beaucoup de volontés divergentes, des représentations, des règlements, et puis des enjeux qui parfois sont contradictoires : des enjeux sociaux, économiques, écologiques, spatiaux. Mais des enjeux dont l'activité se fait sentir chaque jour. J'évoquerai bien entendu les contraintes auxquelles vous avez probablement déjà fait allusion sur les recompositions territoriales des activités industrielles avec leurs cortèges de compétences sociales et spatiales. Les phénomènes d'étalement urbain auxquels vous êtes particulièrement confrontés, les transformations des relations ville-campagne et puis les crises environnementales qui sont de plus en plus significatives.

La question de l'aménagement des territoires et des cadres de vie pour être plus exact, et la question du sens politique et culturel qu'il faut donner à ces territoires et à ces cadres de vie est à mon sens de plus en plus d'actualité. La conjonction entre ces deux aspects, d'une part, le développement d'une recherche et d'une réflexion sur les paysages ou le concept du paysage d'une part et puis la réalité du contexte social et spatial dans lequel ces recherches se développent fait apparaître à mes yeux des horizons inédits pour les pratiques professionnelles des aménageurs des paysagistes, mais aussi pour les chercheurs qui se consacrent à la question du paysage. Et donc il n'est pas étonnant de voir apparaître de nombreuses interrogations conceptuelles concernant les paysages, concernant leur compréhension. Comme je le disais tout à l'heure, il y a de nombreuses disciplines académiques qui se sont emparées de cette question depuis de nombreuses années. Et si l'on veut faire un pas de côté , la situation est assez confuse en réalité puisque l'on observe que les discours sont contradictoires, difficilement harmonisés. Au fond je ne suis pas toujours sûr de quoi on parle quand on parle de paysage selon les lieux dans lesquels on se trouve. Cela génère parfois des situations d'incompréhension plus fréquentes que l'on ne l'imagine. Et c'est justement dans l'objectif de clarifier les données de cette situation épistémologique et culturelle que j'avais essayé dans le livre que j'avais publié il y a quelques années qui s'intitule « Le goût du monde », de proposer finalement une sorte de cartographie, d'inventaires des discours ou des paradigmes paysagers tout simplement afin de fournir des éléments d'orientation. Il m'avait semblé – je vais le rappeler rapidement – que l'on pouvait distinguer dans la culture de ce que j'appelle la culture du paysage ou la culture paysagère, cinq grandes orientations, que j'appelle des paradigmes paysagers, c'est-à-dire des manières de penser, des manières de concevoir le paysage, entre lesquels les débats circulent, se développent. Bien entendu, ces paradigmes sont en grande partie reconstruits par moi. Ils ne cofondent pas ou rarement avec des auteurs particuliers. Ils sont plutôt ce que j'appellerai des pôles théoriques, des pôles problématiques et à partir desquels un certain nombre de discours sur les paysages se sont développés

1. Les cinq paradigmes paysagers

Je les reprends les uns après les autres. Le premier donc. **Le paysage comme représentation culturelle**. C'est aujourd'hui encore dans le monde de la recherche en France en particulier, en la faveur de circonstances historiques sur lesquelles on pourra revenir, c'est encore aujourd'hui l'option ou l'orientation théorique qui est la plus répandue. L'idée que le paysage est une représentation culturelle élaborée par l'histoire. Une orientation que j'appelle une orientation du type culturaliste. Les paysages dans cette perspective sont moins des objets que des images ou des pensées. Les paysages sont relatifs à des systèmes de valeurs philosophe ou religieuse, politique, scientifique. Les paysages sont relatifs à des conceptions du monde. Le paysage est présenté comme une interprétation ou pour reprendre le mot d'un des protagonistes de ce genre de conception, l'historien Alain CORBIN comme une lecture : « les paysages sont des lectures du monde ». On va dire une succession de lecture. Dans cette perspective théorique se rangent les travaux sur l'invention culturelle et sociale, des montagnes comme paysage, des forêts comme paysage, des rivages marins comme paysage, etc. De très très nombreux travaux, de thèses, ont été publiés dans cette perspective-là. Pour évoquer un autre registre, des travaux sur le rôle des paysages dans la mise en œuvre des imaginaires nationaux. Je pense en particulier au grand ouvrage de l'historien suisse François WALTER qui a fait un grand travail sur la fonction de la référence au paysage dans la constitution des identités nationales en Europe au XIXème et au début du XXème siècle. On est dans une époque qu'Alain ROGER avait appelé une opération d'Artialisation, qui fait passer le pays au paysage . Et la notion de représentation qui est utilisée ici, je ne vais pas la développer, peut être prise de manière très restrictive comme le font les historiens avares, qui parlent de l'histoire du paysage en la réduisant à l'histoire de la peinture de paysage. La représentation est ici, représentation esthétique, représentation picturale parfois même le mot représentation peut être pris dans un rapport plus élargi et l'on parlera à ce moment-là des représentations sociales, des représentations culturelles en y intégrant des déterminations qui ne sont pas simplement esthétiques. Mais il reste que dans cette manière de penser les paysages. Les paysages sont plutôt des idées que des réalités.

« Les paysages sont des lectures du monde »

« Les paysages sont plutôt des idées que des réalités »

La deuxième approche, **le paysage comme territoire fabriqué et habité.** Si j'avais respecté la chronologie à fond, je l'aurai mise en premier. Elle est plus ancienne. C'est une approche culturaliste également. Elle est issue de la géographie humaine classique. Je pense à toutes ces traditions qui viennent du géographe français du début du XXème siècle, Paul VIDAL de la BLACHE, mais ça va jusqu'à Julien GRACQ qui est un héritier presque direct de VIDAL de la BLACHE. On pourrait penser aux travaux des historiens à la suite de Marc BLOCH par exemple. Les uns et les autres mettent moins l'accent sur les représentations du paysage que sur les pratiques de production et sur les usages culturels qui organisent les paysages de manière à en faire des territoires habitables par des groupes humains. De ce point de vue-là, le paysage est défini de manière fondamentale comme une manière collective d'habiter l'espace, d'habiter le monde. Le paysage est défini comme demeure des hommes où ceux-ci peuvent trouver abri et identité, c'est-à-dire sens pour leur existence. L'histoire des paysages entendue dans ce long paradigme correspond à la

transformation des pratiques et des modes d'organisation de l'espace tel qu'il s'imprime directement ou non sur le sol. C'est une orientation théorique qui est encore très présente chez les historiens, chez les géographes, mais aussi chez les anthropologues. Vous savez que l'anthropologie du paysage se développe de manière assez importante aujourd'hui et souvent dans ce genre de perspectives théoriques .

Troisième orientation tout aussi répandue dans le domaine de l'aménagement et des sciences de la terre. et qui est difficile à définir. J'ai écrit environnement des sociétés pour ne pas dire non plus environnement naturel parce que ce n'est pas exactement ça. Elle s'articule autour du concept de systèmes paysagers. Là encore, le terme n'est pas forcément adroit ni exact, mais cette approche s'illustre par exemple en partie par les travaux du géographe Georges BERTRAND en France, ou par les travaux de l'écologie du paysage jusqu'à un certain point. Ce n'est pas une approche et c'est surtout cela le point que je voudrais souligner. Ce n'est pas une approche qui est strictement culturaliste. **Le paysage est compris comme une réalité matérielle de type morphodynamique, à un système dans lequel s'articule des éléments d'origines naturels, mais aussi d'origine humains et sociaux, comme un système hybride.** C'est pour ça que l'on n'est pas dans un naturalisme complet, même si certains en géographie physique auraient tendance à adopter une approche très naturaliste par rapport à ça, en faisant une distinction très claire entre paysage naturel et paysage culturel. Mais ce n'est pas ça que j'envisage, vous voyez, c'est autre chose. C'est le fait qu'il y ait des phénomènes paysagers qui s'articulent selon des échelles temporelles et spatiales qui ne se confondent pas et qui ne peuvent pas être réduites aux échelles temporelles et spatiales humaines. C'est ça le point. L'idée du système paysager, elle est fondamentalement là. Elle est dans le fait qu'il y a une sorte de devenir objectif ou de dynamique objective des paysages qui ne peuvent pas être confondus avec la dynamique de l'histoire proprement sociale et humaine. La question est celle de l'articulation du temps humain ça veut dire temps historique et temps des paysages. Cette question est réactivée aujourd'hui avec la mise sur le marché d'un nouveau concept qui est le concept de l'Anthropocène. Le concept de l'Anthropocène dans la version qui est développée par un historien indo américain qui est Dipesh CHAKRABARTY , qui s'est emparé de ce concept pour proposer une réécriture de l'histoire de ce qu'il appelle l'espèce humaine. Ce sont des perspectives théoriques très récentes.

Quatrième orientation : **le paysage comme expérience sensible.** Une orientation qui se veut phénoménologique. Le paysage est présenté avant tout comme un événement. L'événement d'une expérience sensible qui peut être parfois précisé avec le mot horizon. L'expérience du paysage est relatif à la mise en œuvre de la sensibilité humaine lorsque celle-ci est confrontée, est mise en contact avec le monde. Dans ce cas-là, le paysage est moins une représentation ou un objet qu'un affect, une émotion. Le paysage, c'est moins de l'ordre de la connaissance que de l'ordre du choc . Et là, justement on n'est pas dans la perspective d'un savoir, on est plutôt dans la perspective du refus du savoir ou de l'échappement par rapport au savoir. Les paysages sont vécus comme se refusant à l'objectivité, comme étant contraires au savoir, à l'établissement du savoir. De nombreux travaux se sont développés en développant ce genre d'idées dans le domaine de la psychologie, de la philosophie existentielle, de la psychiatrie par exemple ou justement cette question des affects paysagers est souvent évoquée. On interroge ce que l'on appelle l'être au paysage. Je reviendrai probablement là-dessus tout à l'heure.

Et puis enfin, une dernière orientation de recherche très vivante, c'est celle qui concerne la question du projet, **le paysage comme dispositif de projet**, comme combinaison entre un site et un projet. Bien entendu, c'est principalement du côté de l'architecture et du paysagisme que cette approche est développée. Il s'agit de l'interrogation historique sur les relations entre le bâti et son contexte. Il s'agit de la définition d'un mode de « projetation » pour faire un italianisme qui tient compte des particularités du site et du contexte d'où une double interrogation sur ce que c'est qu'un site, ce que l'on définit d'une part et sur ce qu'est une démarche de projet d'autre part. Mais ça, j'y reviendrais tout à l'heure.

Je termine là ce très rapide parcours. Il est évident que tout paysage réel ou plutôt toute rencontre avec un paysage correspond en fait à un composé de ces cinq orientations. Elles ne s'excluent pas complètement. Souvent elles se chevauchent au contraire. Tout paysage peut être considéré de manière complexe. Le mot complexité, je pense qu'il faut le prendre dans toute sa rigueur, à la fois comme une réalité matérielle traversée par des valeurs et des représentations culturelles, comme un milieu de vie, comme le support d'une expérience de la sensibilité, et comme un site qui appelle des transformations. Ces entrées au fond, ces cinq paradigmes, sont des entrées et des points de vue - j'allais utiliser le terme de « porte » sur le paysage -sont des manières d'entrer dans la question du paysage. Du point de vue méthodologique, il me semble à la fois nécessaire de distinguer ces paradigmes paysagers du point de vue intellectuel, mais tout aussi nécessaire de les relier pratiquement dans l'investigation. Ce qui fait de l'enquête sur les paysages, de l'interrogation sur les paysages, à la fois quelque chose de complexe et d'ouvert.

Pour ce qui me concerne, depuis quelque temps, je cherche à développer une réflexion sur les paysages qui se développent dans deux directions. D'une part, il s'agit d'une interrogation sur les relations entre

la question du paysage et la question du bien-être des populations qui y vivent. Peut-être aussi, une interrogation sur le rôle des paysages dans la définition de ce bien-être à la fois individuel et collectif. D'autre part, je cherche à dégager des éléments constitutifs de ce que j'appelle une logique du projet de paysage. Je précise tout de suite que je me place dans une perspective épistémologique et non pas sociologique ou technique. C'est-à-dire qu'à cause de mon parcours et de ma formation, c'est un intérêt qui est ancien pour moi. J'ai toujours associé l'interrogation sur le projet d'une part et l'interrogation sur la logique de construction des connaissances d'autre part. Pour être encore plus explicite, en tant qu'historien des savoirs scientifiques puisque c'est la pratique, je dirai quotidienne, je suis parti d'une perspective épistémologique selon laquelle la connaissance et en particulier la connaissance scientifique est une activité elle-même constructive et projectuelle. C'est de là que je suis parti pour ensuite en venir à une analyse de la démarche de projet et de projet de paysage en tant qu'opération de construction des connaissances sur les paysages et des territoires. Il y a donc un système de symétrie. La connaissance est une activité de construction, une activité projectuelle et à l'inverse le projet est une activité de construction des connaissances. C'est dans cette circularité-là que je m'installe et que je pense qu'il est possible en tant qu'épistémologue et spécialiste de l'histoire des savoirs scientifiques d'interroger la logique du projet de paysage. Je reviens à cette question du bien-être. La question du bien-être a une portée politique. Elle est une dimension fondamentale des réflexions qui ont accompagné et qui continuent d'accompagner la conception et la mise en œuvre de la convention européenne du paysage des années 2000. Je relis un passage important du préambule de cette convention qui présente le paysage précisément comme je cite : un élément essentiel du bien-être individuel et social et qui insiste dans cette perspective du bien-être, d'une part sur la nécessité de protéger, de restaurer et aussi de promouvoir des paysages de qualité et d'autre part qui insistent sur la responsabilité de chacune vis-à-vis de ses exigences, on va dire politiques et éthiques. Donc, les transformateurs et les créateurs de paysages que sont en particulier les paysagistes, les architectes, les urbanistes ne peuvent que se sentir interpellés me semble-t-il par cette espèce de responsabilité morale, politique et tout simplement humaine, qui leur est assignée parmi toutes les significations de leur activité de projet, il y a la préoccupation du bien-être, des personnes et des groupes qui vont être amenés à vivre dans des paysages fabriqués, aménagés, transformés, entretenus. Immédiatement, un certain nombre de questions préjudicielles se pose concernant la signification des termes qui sont utilisés par la convention.

Comment comprendre la notion de bien-être et en particulier lorsqu'elle est appliquée au paysage. Que signifie la notion de qualité paysagère ? Comment le paysage a-t-il pu et peut-il encore répondre à une exigence de bien-être qui est présentée selon les termes de la convention européenne comme constitutive de son projet. En vérité, cette perspective éthique et politique du bien-être paysager n'est pas née avec la convention européenne. Elle procède d'un courant de pensée plus général, plus ancien, qui refuse d'enfermer le paysage dans des approches qui seraient strictement purement artistiques pour faire vite, ou esthétiques. Il s'agirait au contraire d'articuler les réflexions sur le paysage avec des interrogations de type social, économique ou culturel par exemple. Le paysage ne peut pas être considéré simplement, ou en tout cas uniquement comme un objet esthétique ou comme un champ d'exercice artistique. Mais il contient aussi des enjeux sociaux, culturels, économiques, voire politiques et aussi sans doute, on en a pris conscience aujourd'hui quand même environnementaux et sanitaires. C'est dans l'ensemble de ces composantes que la notion de bien-être prend un sens. C'est dans l'ensemble de la considération de ces registres que la notion de bien-être prend une signification.

Alors à quoi renvoie « philosophiquement » la notion de bien-être de manière générale. Première analyse, on pourrait dire que le fait d'être bien, de se sentir bien renvoie à la satisfaction des besoins, des besoins de différentes natures. Je vais y revenir tout de suite. Il reste qu'être bien, c'est être dans un état agréable. Autrement dit, la notion de bien-être correspond à la disparition ou à l'absence d'un état de manque, un état de manque qui quant à lui est une douleur, une souffrance ou au mois un malaise. Dans le bien-être, il y a l'idée du plein, de la satiété, de la plénitude. Il y a l'idée d'une espèce d'attente qui a été remplie, de telle sorte que l'on ne demande plus rien d'autre au moins provisoirement. Car dans le cadre des besoins purement physiologiques, il y a une dimension cyclique que vous connaissez bien. Comme vous le savez sans doute, les philosophes SOCRATE et PLATON se sont beaucoup interrogés sur ce que peuvent être une vraie satisfaction et un vrai bien-être et comment on peut les atteindre. Quelle est l'activité et quel objet peuvent permettre à l'être humain d'être bien, de se sentir bien de manière durable sinon permanente. Bref d'être réalisé, pleinement accompli. Comme vous voyez ce genre de considérations pourraient nous mener très loin sur les relations entre paysage et philosophie, mais, bien entendu, je ne vais pas rentrer dans ce genre de considération ici. En tout cas s'agissant de la description de ces besoins auxquels le paysage pourrait répondre, je trouve chez l'historien du paysage américain dont je fais constamment la promotion, John BRINCKERHOFF JACKSON, une indication précieuse. Je vais citer un passage d'un ouvrage traduit en français sous le titre « De la nécessité des ruines ». Voici ce que dit JACKSON. C'est ainsi dit-il que l'on devrait considérer les paysages, pas seulement en fonction de leur apparence ou de leur coformation à telle ou telle idéal esthétique. Mais

aussi d'après leur façon de satisfaire les besoins élémentaires comme celui de partager certaines de ces expériences sensorielles dans un endroit familier. Des chansons populaires, des plats populaires, une espèce particulière de climat censés ne se trouver nulle part ailleurs, un sport ou un jeu spécial qui ne se pratiqueraient qu'à cet endroit. Ces choses nous rappellent que nous sommes ou que nous venons d'un lieu particulier, un pays, une ville, un quartier. Un paysage devrait établir des liens entre les gens, le lien que crée la langue, la manière, la pratique du même genre de travail ou de loisirs. Mais surtout un paysage devrait contenir le genre d'organisation spatiale qui favorise ces expériences et ces relations. Des espaces pour se rassembler, pour célébrer et des espaces pour la solitude. Des espaces qui ne changent jamais et demeurent toujours tels que la mémoire nous les dépeint. Ce sont là quelques-unes des caractéristiques qui donnent à un paysage son côté unique, qui lui donne un style et qui font que nous nous le rappelons avec émotion. Voyez les besoins, je reviens à mon propos - il faudrait commenter longuement et évaluer la portée des propos de JACKSON, les mettre en perspective dirai-je - mais en tout cas il est clair que les besoins auxquels pourrait répondre le paysage selon John B. JACKSON ne sont pas seulement biologiques. Ils sont aussi politiques, ils sont sociaux, symboliques, affectifs, spirituels. C'est la diversité de ces besoins auquel il doit répondre qui fait la richesse et la complexité du paysage du point de vue de l'expérience humaine. Si l'on peut dire que le paysage fait partie de la vie de tout un chacun, qu'il n'est pas simplement une image à contempler même s'il peut être aussi cela, c'est justement parce que le paysage est profondément impliqué dans l'interrogation humaine sociale individuelle et collective sur le sens de l'existence et sur les besoins qu'il faut satisfaire pour vivre bien. Autrement dit, le paysage est profondément impliqué dans la valeur de notre vie, dans notre manière d'être au monde et d'y habiter. Je m'excuse de ces propos un peu emphatiques mais je suis prêt à les justifier. Le paysagiste et de manière générale les acteurs qui interviennent dans la fabrication, la transformation, dans l'entretien des paysages sont pour ainsi dire particulièrement responsables des espaces qui sont des conditions nécessaires à la satisfaction des besoins dans notre existence collective.

La question à poser aujourd'hui concernant la notion de soutenabilité ou de durabilité des paysages serait aussi, celle-ci me semble-t-il « sur quel plan devons-nous nous placer intellectuellement parlant, mais pas seulement pour accéder à cette manière d'envisager le paysage ? » C'est-à-dire comme faisant partie de notre vie et comme accompagnant l'expression et la satisfaction de nos besoins. Comment pouvons-nous comprendre au sens fort de ce terme que le paysage est intégré à nos existences, qu'il n'est pas simplement une image extérieure ou un espace à transformer? Autrement dit comment prendre au sérieux l'idée selon laquelle le paysage peut être générateur de bien-être. En vérité, je pense, je crois, qu'il ne peut pas y avoir de véritables considérations du bien-être paysager s'il n'y a pas de manière préalable à un goût pour le paysage, plus précisément s'il n'y a pas en nous une sorte de disposition favorable, positive envers les paysages, autrement dit, il faut une sorte de sympathie pour les paysages, une disposition à se laisser toucher par eux. Il faut savoir se rendre disponible au paysage et savoir aller à leur rencontre. C'est ce que j'appelle ici le goût pour le paysage.

Comment développer ce goût pour le paysage ? Je repartirai d'une autre observation de l'historien et théoricien John BRINCKERHOFF JACKSON. Voici ce qu'il dit dans un autre ouvrage traduit en français « A la découverte du paysage vernaculaire ». Je le cite : « nous ne voyons plus le paysage comme séparé de notre vie de tous les jours, et en réalité nous croyons maintenant que faire partie d'un paysage, y puiser notre identité, est une condition déterminante de notre être-au-monde, au sens le plus solennel du mot. C'est cette signification, considérablement élargie, du paysage, qui rend une nouvelle définition tellement nécessaire aujourd'hui ». Et le diagnostic de JACKSON que je partage est tout à fait clair. Nous avons besoin d'une nouvelle définition du paysage, et cette nouvelle définition engage une nouvelle compréhension de la présence humaine dans le paysage. Plus précisément le paysage est désigné par JACKSON non pas comme ce qui est devant l'être humain, comme un objet à regarder ou à transformer. Mais au contraire comme une dimension même de son être. Et alors si le paysage fait partie de notre être au monde, s'il est un des éléments constitutifs voire fondateurs de nos identités personnelles et collectives, plus encore s'il est corrélatif de la formation et de la formulation de besoins existentiels, nous ne pouvons plus en parler uniquement dans les termes de la vue, du spectacle, dans les termes de l'extériorité et de la distance. Au contraire, il semble nécessaire d'envisager le paysage avec des notions différentes telles que celles d'«engagement dans», ou d'«implication dans» le paysage. Nous «sommes au paysage» serait la formule équivalente à «nous sommes au monde». Il y a si vous voulez, une substantialité du paysage à laquelle nous participons, et c'est cette notion-là qu'il faudrait pouvoir explorer . Nous devrions nous habituer à l'idée que les paysages sont des milieux dans lesquels nous sommes plongés, avant d'être des objets à contempler ou à transformer. Ils ne sont pas faits d'abord pour être vus. Nous habitons les paysages avant de les voir. Plus précisément, il faudrait dire que même si nous regardons le paysage, nous ne pouvons prétendre le voir de l'extérieur, dans une sorte de représentation souveraine. Nous le voyons de l'intérieur en quelque sorte, nous sommes dans les plis du paysage, ce qui correspond le mieux à la notion d'une implication dans le monde. C'est ce que dit d'une autre manière l'anthropologue et qui s'intéresse au paysage Tim INGOLD – dont on traduira

prochainement en français un certain nombre de textes très importants sur la question du paysage – voici ce qu'il dit : « *Le paysage n'est pas une totalité sur laquelle vous ou qui que ce soit d'autre peut porter le regard, il est plutôt le monde à l'intérieur duquel nous nous tenons en prenant un point de vue sur ce qui nous entoure.* » Et c'est dans ce contexte de cet engagement attentif dans le paysage que l'imagination humaine travaille, en élaborant des idées à son sujet. Car le paysage, pour emprunter une phrase à MERLEAU-PONTY, n'est pas tant l'objet que la patrie de nos pensées. Alors, si le paysage correspond à notre implication dans le monde, cela veut dire qu'il n'est pas loin de nous, à l'horizon, puisqu'au contraire il est proche, que nous sommes à son contact, qu'il nous enveloppe pour ainsi dire. On pourrait même aller jusqu'à dire que c'est ce contact, cet ensemble de contacts avec le monde environnant, bref cette expérience corporelle, qui fait paysage, qui fait le paysage. Je ne développe pas ce point pour l'instant.

2. La démarche de projet de paysage

J'aborde donc la deuxième question que je voulais évoquer qui est la question de figure de projet de paysage. Cette partie de mon exposé à un caractère tout à fait expérimental et prospectif. Donc je serai très heureux d'avoir vos réactions. Il me semble que le projet de paysage se déploie par rapport à une structure en quatre pôles qui pourrait être formellement représenté par un carré, ce que j'appelle le carré du projet. Quatre pôles : situation, savoir, référence, idée. Avant d'entrer dans l'analyse de chacun de ces pôles qui sont en interaction permanente les uns avec les autres. Deux remarques préalables. On a affaire à un système d'interaction entre ces différents pôles, c'est-à-dire que ce système est en équilibre dynamique et le caractère spécifique d'un projet va être défini par l'accent qui va être porté sur un pôle au détriment des autres, c'est ce que l'on pourra appeler le style d'un projet. Des projets qui vont être placés plutôt du côté de la situation et d'autres qui vont être placés plutôt du côté de l'idée, etc. On peut faire une sorte de cartographie des styles de projet. La deuxième remarque préliminaire que je voudrais faire, là encore cela reste largement à débattre à mes yeux, un projet est une réponse à un problème, qu'il soit spatial, social culturel, écologique. Autrement dit que la démarche de projet est une démarche de type stratégique, une démarche de résolution de problèmes, qui passe par toute une série de phases que vous avez évoquées – je vous rejoins là-dessus – analyse des dogmes et des problèmes, la définition des solutions et des objectifs et la recherche des moyens. Mais c'est dans ce cadre intellectuel, celui d'une épistémologie constructiviste et problématisante que ce que j'appelle le carré du projet prend sa signification. Les pôles que j'ai indiqués font partie des moyens mobilisés pour la résolution du problème. Le style du projet comme je le disais il y a un instant est relatif au pôle qui a été privilégié par le concept. J'analyse maintenant chacun de ces pôles. Dans une situation plutôt que dans un site comme on le dit souvent. Pourquoi ? Parce qu'il semble en réalité sur la base d'observations que j'ai pu faire, des projets des paysagistes, des participations d'enseignement ou de définitions de projets par les étudiants, on se rend compte que la notion de site est une notion assez insuffisante. Elle est trop utilisée de manière naturaliste et statique. Il me semble que le mot situation est plus riche parce qu'il est plus dynamique et surtout plus complexe. La situation comprend un ensemble organisé de données qui sont plus ou moins contraignantes et qui vont constituer, ce que l'on appelle le contexte de l'activité du projeteur. On peut distinguer différentes composantes de la situation, les données topographiques, géographiques, biologiques, climatiques, qui sont caractéristiques précisément d'un lieu donné, c'est-à-dire les conditions biotiques et abiotiques. Il y a des données qui font partie du site que l'on néglige trop souvent. Quand j'entends des paysagistes qui parlent de la géographie en identifiant géographie et géographie physique, la géographie d'un site cela me hérisse un peu, je ne vous le cache pas. Je pense que dans un site, précisément, il y a aussi des données sociales, socio-économiques. Il y a une organisation de l'espace, il y a des acteurs, il y a des habitants, il y a des opérateurs économiques et politiques et ça fait partie de ce qu'un peu par facilité, on appelle le site, mais que j'appellerais pour ce qui me concerne, la situation. Enfin, d'autres éléments qui sont le contexte de la commande, les objectifs du donneur d'ordre, etc. et enfin le contexte réglementaire juridique et politique. Il y a une dimension quasi expérimentale dans la démarche de projet au sens où on intervient sur une situation, qui est une situation à la fois humaine et naturelle pour faire vite, en modifiant des paramètres, et au fond on mesure comment ça bouge. On crée des dispositifs qui font bouger des situations. La vraie question, c'est celle des indicateurs et la fiabilité des indicateurs.

Deuxième pôle , ce sont les savoirs qui sont mis en œuvre par les projeteurs dans la situation. Il s'agit d'envisager là, l'ensemble des outils intellectuels et pratiques qui sont mis en œuvre par les projeteurs dans leurs démarches de résolution des problèmes. Le concepteur est doté d'un certain nombre de compétences de divers ordres qu'il va mobiliser, ce qui pose la question justement de sa formation, qui pose la question de la formation dans les écoles. Je pense que c'est un point qu'il faut absolument prendre en considération. Donc savoir scientifique, science de la nature et science sociale, savoir technique. Savoir scientifique, savoir des sols, des végétaux, mais aussi sciences politiques, histoire, philosophie. Savoir technique : dessin, maquette, cartographie, informatique, communication verbale et écrite, toutes ces choses qui font partie des programmes d'enseignement

ou qui devraient pouvoir en faire partie. Ce que j'appelle les savoir-faire, c'est-à-dire l'expérience acquise au contact du terrain. Il est bien clair et c'est le point de commentaires que je voudrais insérer ici que ces savoirs ne sont pas développés dans une perspective purement académique, c'est-à-dire pour elle-même. Mais ces savoirs sont mobilisés dans les perspectives opérationnelles du projet.

Troisième pôle que j'appelle les références. Tout concepteur développe consciemment ou non ce que j'appellerai un imaginaire, qui vient nourrir un style propre. Cet imaginaire se forme par des lectures, par la fréquentation des œuvres d'art, dans tous les domaines, art plastique, art visuel, etc., aussi par l'observation des projets et des réalisations du passé. Autrement dit, ce que je vise là, c'est la culture et le style du projeteur. On comprend là encore toute l'importance de la formation à la culture générale dans les écoles de paysage, dans les écoles de projet de manière générale. Et enfin le point sur lequel j'aimerais insister, c'est celui-ci, c'est ce que j'appelle l'idée de manière volontairement lapidaire. Il n'y a pas de projet sans idée. On peut le souhaiter en tout cas. Mais c'est quoi une idée ? Mais c'est quoi une idée de projet ? On peut dire, un point de vue, une forme, une réponse organisée, articulée, qui se propose comme un dispositif de résolution de problèmes. C'est le moment de la créativité à proprement parler. La question, ce n'est qu'une idée. J'y reviens. J'ai toujours été frappé par un passage de la « Critique de la raison pure » de KANT qui lorsqu'il essaie de définir précisément ce qu'est une idée, en parle comme d'un paysage. C'est frappant. Une idée, c'est un paysage, c'est-à-dire un point de vue – je développe en substance ce que dit KANT dans la « Critique de la raison pure » – C'est un point de vue organisateur, une forme, une manière de voir qui embrasse et qui est capable de saisir des relations entre des éléments qui peuvent paraître a priori dispersés. On pourrait s'interroger sur comment naissent les idées de projet. Pour ce qui me concerne, dans l'ouvrage auquel j'ai fait allusion au début de ce propos, j'ai essayé de réfléchir en direction d'une analyse de ce que l'on appelle les logiques abductives, qui n'est pas la logique inductive et qui n'est pas la logique déductive. Ce sont des logiques qui mettent en œuvre des processus d'analogie. Abductive, c'est l'abduction. Peut-être dans la discussion, j'y reviendrais si vous voulez. C'est un aspect de la démarche logique qui est souvent méconnu, qui est la logique de l'invention tout simplement et qui mériterait à mon avis d'être mieux connu, si on veut réfléchir précisément sur ce qu'est la créativité d'un projet.

« Projeter, c'est imaginer le réel »

Ma position sur cette question de l'idée, de sa naissance et de son rôle projectuel est à peu près la suivante. Le projet est à la fois description et invention, vraiment à la fois. A la fois proposition et révélation d'une forme et d'un dispositif qui sont déjà là esquissés mais potentiellement dans la situation. Il s'agit dans le projet de mettre à jour cette forme et ce dispositif, de les révéler en les dessinant. Donc c'est un travail d'explicitation et de création. Je vais reformuler la question de la manière suivante, on pourrait dire: « projeter, c'est imaginer le réel ». Formule qui est volontairement ambiguë. Projeter le paysage, ce serait à la fois le mettre en image ou le représenter, on est dans la projection, c'est imaginer ce qu'il pourrait être ou devenir : la projetation. Cette ambiguïté ou cette singularité est constitutive je pense de la notion même de projet de paysage. Elle met en valeur les deux dimensions qui sont contenues dans l'acte de projet. Témoigner d'une part, modifier d'autre part. Ambiguïté, qui se retrouve dans deux termes également utilisés dans la démarche de projet et dans la pédagogie du projet. Décrire et inventer. J'y reviens. Décrire, c'est à la fois faire l'inventaire, le géographe, le naturaliste, décrivent le monde en faisant l'inventaire, mais c'est aussi construire en dessinant, si je prends le sens dans la géométrie. On décrit une cause en la dessinant. Faire l'inventaire et construire. Si je prends l'autre terme, inventer si je me place comme mettons archéologue, c'est trouver ce qui était déjà là en le déterrant, et formuler quelque chose de nouveau. Ce sont des mots qui sont particulièrement ambivalents, mais dont l'ambivalence doit être prise au sérieux. Parce qu'elle signifie précisément à mon avis ce qui est en jeu dans la démarche de projet. Trouver ce qui est déjà là, et inventer quelque chose de nouveau.

Effectivement, la situation intellectuelle du paysagiste ou du projeteur de paysage est paradoxale puisqu'il s'agit de fabriquer ou d'élaborer ce qui est déjà présent et qu'on ne voit pas. On doit construire pour voir ce qui est là, pour découvrir ce qui est là. On doit tracer pour voir ce que l'on veut voir et ce que l'on veut dessiner. Voilà le paradoxe, ça je vous le répète, le projet de paysage, c'est créer quelque chose qui était déjà là. En ce sens, le projet de paysage a une dimension assez particulière. Il est de l'ordre de ce que j'appelle une cartographie. Il est une cartographie, en même temps qu'une requalification de la situation. Dans ce sens-là, il ne faudrait pas opposer de manière un schématique le réel et le possible. Mais il faudrait envisager de manière complexe et profonde le réel dans la perspective des possibilités qu'il contient et qu'on a pu décrire. Le projet, c'est la saisie des possibles dans le réel et leur reformulation explicite. Et c'est leur explicitation dans une proposition formelle, c'est-à-dire dans une forme et un dispositif qui constitue la nature même, l'enjeu de l'activité de projet. Je terminerai en citant quelques lignes d'un article écrit par Gilles TIBERGHIEN dans les Carnets de paysage, en 2005. C'est un article intitulé « Forme et projet ». Le paysagiste perçoit le site sur un mode dynamique, comme une forme en devenir, dès lors l'intention projectuelle n'a de réalité que si elle s'exerce sur un site déterminé et de la même façon que le site n'a de sens comme tel, que pour l'intention projectuelle, dans la mesure où ses contraintes propres deviennent occasions et possibilités de projeter. L'intention formative transforme

les résistances même du site en possibilités, occasions, incitations, et par là même ne fait d'une certaine façon qu'en prolonger la nature. C'est dans une imbrication entre les données de la situation et l'intention projectuelle que véritablement tout se noue. Je vais m'arrêter là pour laisser la place à la discussion. Je vous remercie de votre attention.

II. DISCUSSION

1. Discutants

Réaction de *Gille NOVARINA* - Discutant, IUG et UMR- PACTE :

Je voulais d'abord remercier Jean-Marc BESSE pour cette très belle conférence. C'est sans doute assez difficile d'engager la discussion tant il y a de points qui ont été abordés tout au long de son propos. Je vais revenir sur certains points de discussions liées à mes propres expériences ou mes propres familiarités avec des situations soit de recherches, soit de projets, que j'ai pu développer depuis que je fais de l'urbanisme et que je réfléchis sur l'urbanisme. Je voulais partir de ce qui a été dit à la fin. Une des idées qui semblent ressortir de cette intervention, c'est l'idée que le paysage est difficile à comprendre. Vous avez parlé d'une situation d'incompréhension et que quelque part, c'est quelque chose qui est de l'ordre du paradoxe ou de l'entre-deux. C'est quelque chose, entre différentes choses, vous avez beaucoup insisté, entre les sciences de la nature et les sciences sociales, entre l'intuition et la connaissance scientifique, entre la connaissance et le projet. Je trouve que ça c'est une idée, qui est une idée très riche, à la fois pour la réflexion scientifique et pour le projet.

Figure 3 : Jean-Marc BESSE et Gilles NOVARINA

J'ai été assez séduit par les cinq pôles paradigmatiques que vous avez développés quand vous avez parlé des paradigmes contemporains du paysage et surtout sur le fait que ce sont des pôles à partir desquels s'organisent le processus des connaissances du paysage, et que ces pôles ne s'excluent pas, qu'ils se combinent. Peut-être qu'ils ne combinent pas tous les cinq, ça c'est une réflexion que l'on pourrait avoir, mais qu'ils se combinent deux à deux ou trois à trois. J'avais déjà remarqué le fait que la vision « française » du paysage était quelque chose d'assez particulier parce qu'elle était effectivement, essentiellement culturaliste, et quand il y a eu l'introduction de la journée, on a encore insisté sur le fait qu'il fallait opposer à tout prix une approche sensible et une approche « scientifique ». Cela fait vraiment partie de la culture des écoles de paysage, cela fait partie de la culture des paysagistes français. Il n'y a pas une conférence d'un paysagiste français sans qu'il ne revienne là-dessus, en disant que le paysage, c'est quelque chose de vécu, qui relève des représentations, qui relève de la culture, qui relève d'un système de valeurs. Il ne peut pas être abordé à travers des approches plus « scientifiques ». Quand on passe les frontières, qu'on va dans des pays aussi différents que des pays anglo-saxons, en Italie, on a une toute autre approche. Par exemple, l'écologie du paysage que vous avez citée est une référence, qui est une référence permanente, à la fois des connaissances des paysages et de la pratique du projet dans le champ de l'urbanisme, dans le champ du paysage. J'ai trouvé très fécond, le fait que vous disiez qu'il y a un enjeu, à combiner ces deux choses. Peut-être que les Français ont une vision tellement objective de la connaissance scientifique, qu'ils en viennent à refuser toute idée de combinaison entre l'intuition artistique et la connaissance scientifique, pour faire vite. Là je trouve qu'il y a une réflexion, qui est une réflexion très féconde. C'était mon premier point. Je trouve qu'il y a une vraie interrogation à avoir là-dessus. Je pense que dans d'autres pays européens, l'approche hybride, celle qui met la relation entre environnements comme milieu, et environnement comme milieu social. L'interrelation entre les deux. La non-séparation a considérablement alimenté les démarches de projets, ce qui n'est pas tout à fait le cas en France. C'était mon premier point de réflexion.

Mon deuxième point de réflexion, vous avez insisté sur le lien entre paysage et bien-être, paysage et ensemble de besoins et vous avez conclu très justement que le paysage n'est pas un extérieur, un objet à transformer et qu'il n'est pas loin de nous, il fait partie de nous. On est impliqué dans le paysage. C'est un milieu donc agir sur un milieu dont on fait partie, c'est plus compliqué qu'agir sur quelque chose qui nous est extérieur. Ça veut dire aussi qu'une connaissance purement objective de cet objet-là, on pourrait appliquer la même chose à la ville ou au territoire, c'est plus compliqué que quand on imagine que l'on peut le regarder à l'extérieur et complètement le dominer. J'ai beaucoup aimé que vous parliez des pôles paradigmatiques comme des portes plutôt que des fenêtres, je pense que la référence était très claire.

De ce point de vue-là, même l'histoire de l'art nous donne un certain nombre de choses, par exemple, il y a toute une partie des artistes que l'on regroupe sous le terme de land art, plutôt les Anglais que les Américains d'ailleurs qui ont bien montré à quel point le paysage, on pouvait le percevoir à travers une certaine intimité et qu'il avait aussi un caractère modeste, qu'on le découvrait en cheminant plutôt qu'en le transformant avec un bulldozer. Je suis en train de relire l'ouvrage de Gilles TIBERGHIEN sur le land art, qui est un magnifique ouvrage, il est à la bibliothèque, parce que j'en ai assez que les étudiants me parlent du land art sans le connaître. De ce point de vue-là, il fait bien la distinction entre les Américains et les Anglais et cela renvoie un peu au rapport que l'on peut avoir au paysage qui est assez différent.

Je voudrais dire que si l'on s'intéresse au projet, il me semble que cette expérience sensible ne suffit pas ni à connaître, ni à agir. J'ai aussi assez été influencé par un esthéticien italien qui s'appelle Benedetto CROCE, dont l'origine thibérienne fait aussi une traduction que l'on ne connaît pas assez. C'est sans doute ce qui amène à une réflexion, mais par la suite il faut aller plus loin. Tout cela me renvoie – je m'excuse d'être un peu long – sur la question du projet qui fait partie de mon univers de chercheur et de professionnel. Je dirai que suis assez d'accord avec ce carré. On peut imaginer d'autres nominations géométriques. Moi j'avais imaginé plutôt des cercles qui se superposaient et qu'à l'intersection des choses, il y avait des idées qui sont des idées intéressantes. Je suis assez d'accord avec les quatre points, par contre j'ai un certain nombre de points de désaccord. Un point de désaccord principal, je ne pense pas que le projet soit une réponse à un problème. Vraiment, je ne suis pas d'accord avec ça.

Le projet, c'est une façon de poser un problème, d'identifier un problème. C'est pourquoi je ne mettrais pas à la commande le contexte réglementaire dans la situation. Quand on est professionnel, même si on travaille avec d'autres acteurs, on n'est pas là pour répondre à une commande, on est là pour vérifier que les problèmes qui nous ont été posés sont justes ou pour identifier des problèmes que l'on doit imaginer. Parce que l'expérience sensible nous montre un intérieur qui est plutôt désorganisé et dans le projet, il y a une dimension de connaissance d'organisation de la réalité qui nous est externe. Je serai plus nuancé que vous sur cette question-là. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Les connaissances des sociologues de la connaissance américains comme SCHON ont beaucoup expliqué les différences entre les approches qui résolvent des problèmes et celles qui posent des problèmes. Peut-être qu'entre site passion et site, on peut reprendre la vieille théorie de l'urbanisme de POETE et LAVEDAN, qui montre que la question est à l'intersection des deux, situation étant un peu plus globale que le site, c'est plutôt la façon dont ça se pose par rapport à des grands phénomènes. Le site, c'est plutôt une dimension plus localisée. C'est peut-être à l'intersection des deux que l'on peut trouver un certain nombre de choses, mais je pense que ce n'est pas très loin de ce que vous avez dit.

C'était un certain nombre d'interrogations que j'avais, y compris quand on fait un enseignement du projet. Par exemple dans un site d'urbanisme, on prend la situation ou le site, l'intersection entre les deux. Il faut avoir des connaissances scientifiques, et je mettrais aussi, dans les connaissances, avoir des savoirs. Je mettrais outre les savoir-faire, savoir artistique, qui sont une référence comme la science. Avoir des références, je pense que, par exemple, la pensée urbanistique, architecturale, paysagiste française était basée en permanence sur l'amnésie. Quand on arrive sur un territoire, on oublie systématiquement les projets qui ont été faits sur ce territoire. D'autres cultures professionnelles insistent sur le fait qu'il faut d'abord faire une espèce d'archéologie des projets pour concerner ce territoire. La façon dont ils étaient dessinés, pensés, la façon dont ils sont appliqués sur le territoire, ça m'apparaît quelque chose de tout à fait essentiel et je vous remercie de l'avoir souligné. Je suis aussi tout à fait d'accord avec vous sur l'idée qu'il faut sortir de l'invention comme l'idée en avant-garde et que l'invention, c'est peut-être un petit décalage par rapport à une réalité, et que cela ne va pas toujours avec l'ego des créateurs.

Réaction de *Pierre-Marie TRICAUD,* IAU :

Je veux aussi vous dire plusieurs choses dans plusieurs directions, après vous ferez le tri, le choix. C'est bien de la part des organisateurs de cette rencontre d'avoir des discutants d'origines différentes. Je ne suis pas chercheur. Je suis ici à l'IAU. Avec TERRES EN VILLES, on a en commun d'être dans une pratique, qui est différente de celle classique du paysagiste qui fait un projet avec une commande bien définie, qui doit le réaliser. C'est bien d'avoir des chercheurs dans le domaine du paysage qui viennent nous parler, des chercheurs qui ne parlent pas qu'aux chercheurs, et qui ne parlent pas qu'aux figures professionnelles du paysage. Parce que les chercheurs dans les écoles du paysage, il y en a depuis un certain temps. J'étais l'élève de Pierre DONADIEU, il y a trente ans. Dans les écoles, ceux que l'on appelle les paysagistes sont ceux qui sont estampillés professionnels du paysage, ont déjà une fréquentation du monde de la recherche dans le cadre de leurs études. Dans les domaines du paysage plus flous, si je puis me permettre d'employer ce terme, comme on en fait ici, l'IAU a des relations avec les chercheurs dans le domaine de l'urbanisme depuis pas mal de temps. On a aussi innové avec Pierre, il y a vingt ans avec le numéro des cahiers qu'évoquait Christian THIBAUD, « Paysage, grand paysage ». Cela partait

d'une rencontre que l'on avait organisée avec Pierre DONADIEU au château de Villarceaux en mettant en conclave un certain nombre de professionnels et de chercheurs pour leur demander de réfléchir sur les paysages à acteurs multiples, ceux justement où il n'y avait pas un commanditaire identifié.

Je voulais remercier les organisateurs et Jean-Marc BESSE parce que je pense que c'est très utile, très fécond. Et puis aussi de votre propos parce que j'y entends des choses très intéressantes sur cette notion de projet qui réconcilie beaucoup de contradictions, de tensions, que l'on peut avoir entre les gens qui sont dans le projet plus opérationnel, de maîtrise d'œuvre et ceux qui sont dans la planification et entre les approches des ingénieurs, des techniciens, des scientifiques et les approches des créateurs qui ont beaucoup tendance à s'opposer, beaucoup trop depuis deux siècles. On a l'impression que chaque excès alimente l'autre entre des techniciens très froids et dénués de sensibilité et des créateurs qui ne veulent pas entendre parler des questions de faisabilité. Mais surtout entre des approches déductives et inductives, c'est pour ça que je vous ai fait répéter ce mot qui m'intéresse beaucoup, je sens qu'il y a une notion très opérante. Vous exprimez bien quelque chose que je ressens sans savoir y mettre les mêmes mots que la démarche sur un lieu et pas seulement sur un lieu. Je pense que beaucoup de démarches doivent être un aller-retour entre la déduction et l'induction. Je vois trop de mauvais projets qui sont d'abord une analyse, et une fois que l'on a fait l'analyse, comme si elle pouvait être faite indépendamment de tout projet, on va en déduire ce que l'on fait. Ça fait évidemment des projets d'une grande pauvreté à l'inverse des projets qui prétendent se passer de cette analyse. Je pense qu'il faut des démarches rigoureuses. Même la recherche scientifique se fait de cette façon. Elle n'est pas purement déductive. Mais le fait d'avoir cette démarche qui n'est pas toujours déductive n'empêche pas d'être rigoureux. Je pense que les pistes que vous donnez permettent de réconcilier diverses choses. Je pense que le débat dans la salle pourra évoquer toutes ces questions.

Je trouve intéressant de sortir de nos frontières, de savoir ce que disent les autres. C'est vrai qu'en général on connaît bien, on est en France, on sait ce qu'ont écrit Alain ROGER ou Augustin BERQUE, Anne CAUQUELIN. On connaît moins JACKSON et d'autres. Inversement, je crois que les auteurs français sont peu traduits et que les Anglo-saxons les connaissent insuffisamment. Il y a évidemment des contextes qui sont différents. C'est une remarque que je me faisais en vous entendant. L'influence artistique, elle existe même si elle est remise maintenant dans un contexte un peu plus vaste. C'est vrai qu'en France, dans les pays latins, européens, on est influencé par la peinture. Je vois qu'en anglais, les mots font plus référence au théâtre qu'à la peinture. On parle de dramatique là où on dit spectaculaire, les Américains parlent de paysage scénique. Est-ce que cela introduit des notions différentes? Il y a aussi évidemment l'origine des mots, des contextes. Le paysage dans les langues latines, landscape etc. Vous avez abordé cette question, pas aujourd'hui, mais dans d'autres écrits. Ça c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup parce qu'on entend depuis quelques années justement un certain nombre de chercheurs français faisant référence à des travaux anglo-saxons. J'ai entendu, il n'y a pas très longtemps une conférence de Serge BRIFFAUD, c'est aussi le contenu des derniers livres d'Yves LUGINBÜHL sur le paysage, le mot même de paysage qui renvoie non pas à une représentation, mais à un mode d'organisation du territoire qui serait apparu aux confins des Pays-Bas, de l'Allemagne. S'il pouvait nous dire aussi quelques éléments de plus sur ce point, je pense que cela peut être également assez intéressant. Déjà quelques pistes de débats. L'appétit intellectuel ne sera limité que par l'appétit de l'estomac.

Réaction de *Jean-Marc BESSE* :

Merci à Gilles NOVARINA et à Pierre-Marie TRICAUD de leurs remarques qui me permettent de réagir et d'approfondir un certain nombre de points. Merci à Gilles NOVARINA de son point de désaccord. J'en tiendrais compte. Vous dites mieux que moi ce que je pensais devoir dire. Donc c'est parfait. Cette question d'identification des problèmes me semble tout à fait essentielle. Pour essayer d'organiser mes réponses, d'abord un premier point. Là je parle sous contrôle de la salle et en particulier de Pierre DONADIEU qui a été un acteur important de cette histoire. Le premier est la situation aujourd'hui de la recherche et des discours sur le paysage dans le monde académique en France. Et quelles sont les relations avec ce qui se fait dans d'autres pays ?

Comme je le disais tout à l'heure, les recherches sur le paysage se sont développées de manière absolument considérable non seulement en France, aussi bien en Europe, qu'en Amérique du Nord, Amérique du Sud. Il y a de très nombreux travaux, publications là-dessus. Nous serions me semble-t-il à un moment où les axes principaux de cette recherche sur le paysage sont en train de s'infléchir. Mais c'est valable dans le domaine plus général des sciences sociales probablement. Si je veux faire une chronologie en trois étapes, s'agissant du paysage. Nous sommes partis au XXème siècle et jusque dans les années 70 au moins ou 80 d'une approche qui corresponde à mon entrée 2, si vous voulez, à ma deuxième porte, à une approche très représentée dans le monde de la géographie humaine, de

la géographie culturelle également, c'est cette idée du paysage comme un produit, une œuvre qui est parfaitement illustrée par JACKSON. Puis vous avez vu apparaître dans le domaine des sciences sociales humaines, dans les années 70-80, l'émergence de la problématique des représentations. Et c'est autour de cette problématique des représentations qu'au moment de la création du fameux DEA de la Villette, les chercheurs dont Pierre faisait partie, se sont ressemblés, avec des différences de sensibilité ou de parcours autour de ce que j'appellerai ce paradigme-là. Et ça a donné lieu justement aux travaux d'Augustin BERQUE « Les raisons du paysage » ou ceux d'Alain ROGER qui sont bien connus pour ça. Il me semble que l'on est en train de sortir de cette époque-là. Même s'il y a encore de nombreux travaux et que cette approche représentationnelle du paysage est encore très vivante et produit encore énormément de choses parce qu'on y a appris beaucoup de choses. C'est qu'effectivement, il y a une créativité à l'œuvre dans les cultures paysagères. Il me semble qu'il y a aujourd'hui un glissement ou un retour ou en tout cas une mise en relief plus évidente qu'auparavant sur les pratiques, sur les usages, sur les dimensions, on va dire sociales, politiques - c'était très évident dans la position d'Alain ROGER - alors que ces dimensions-là étaient considérées comme secondaires. De ce point de vue-là, la recherche en France rejoint ce qui se fait dans les pays anglo-américains. C'est comme ça que je sens la chose.

Une autre chose par rapport à ça. Effectivement, il me semble, et je reviens à la première remarque de Gilles NOVARINA, que le paysage ne peut pas être réduit à une approche trop culturaliste au sens représentationnel, au sens des représentions sociales et culturelles. Ce n'est pas suffisant parce que précisément il est entre, pour reprendre votre expression. Il est toujours à côté. Peut-être que l'intelligence particulière du projeteur, elle est dans cette capacité à se déplacer de manière permanente entre ces différentes entrées, entre ses différentes portes. Au sens où c'est un type de pensée qui est relationnelle ou un type de pensée qui est complexe, un type de pensée qui ne cherche pas à clore un discours sur le paysage mais qui se dit, il y a autre chose. Et il faut accepter, je pense – ça c'est une position philosophique personnelle - la pluralité des mondes et des discours et accepter leur irréductibilité éventuelle. Je ne fais partie de ceux qui pensent que l'on pourrait recouvrer dans quelques domaines que ce soit l'ensemble de la réalité par une théorie qui pourrait réduire. Ce n'est pas ma sensibilité philosophique. Je l'assume comme ça. Je pense que s'agissant du paysage, il faut reconnaître qu'il y a des vérités relatives et les vérités relatives ne sont pas nécessairement des erreurs et encore moins des fautes. De fait, du coup effectivement, il faut reconnaître cette hybridation ou hybridité foncière, fondamentale de ce que l'on appelle le paysage. Il faut reconnaître que ce n'est pas un objet unifié, mais plutôt un champ, quelque chose qui éclate de partout, mais pour de bonnes raisons ?

Un autre point sur lequel j'aimerais revenir, c'est, comment peut-on agir dans un milieu dans lequel on est impliqué. Là je pense que c'est une question qui mériterait un long développement. Ça nous renvoie en fait à la manière dont nous concevons ce que c'est qu'agir et au modèle de l'action de projet. L'opposition entre cheminement et bulldozer, elle est un peu massive même si cela correspond effectivement à des pratiques reconnues comme telles. Il y a dans le livre de Philippe DESCOLA qui s'appelle « par-delà nature et culture », une réflexion que je trouve extrêmement intéressante où DESCOLA explique, je ne sais plus dans quel endroit de la planète, l'idée très occidentale, moderne, du fait que nous produisons des objets à partir des matières à forme, qui est constitutive d'une certaine manière de concevoir l'action sur les choses. Une réalité informe, nous la fabriquons, nous lui donnons une forme, et nous avons un produit fini. Cette idée-là dit-il est strictement incompréhensible pour les populations avec lesquelles il vit en Amazonie, etc. Au fond, cela donne beaucoup à réfléchir sur le modèle intellectuel, le modèle que nous mettons en œuvre lorsque nous utilisons le mot agir. Agir, est-ce pour nous simplement partir d'une matière informe à laquelle nous donnons ensuite par notre activité, en fonction de nos idées une forme déterminée ? Nous pourrions très bien imaginer un autre paradigme, un autre modèle d'actions qui est précisément celui de l'agriculture ou du jardinage. La confrontation avec le vivant où l'on a déjà une dynamique, on n'est pas devant une matière informe, on est devant un ensemble organisé, des êtres organisés et l'action consiste à – c'est précisément le sens du mot cultivé, vous le savez – prendre soin. C'est le sens même étymologiquement latin de cultiver. C'est, on prend soin et on aide au développement de quelque chose qui est déjà là. Pour vous répondre, je dirai qu'il est possible d'agir dans un monde auquel nous participons ou dans lequel nous sommes impliqués à condition de reconnaître que la modalité de notre action doit tenir compte du fait que nous sommes face à des ensembles organisés. C'est-à-dire que le modèle que je vais appeler productiviste est mal utilisé, le modèle de l'action comme production n'est pas forcément celui qui est le plus approprié pour rendre compte de l'activité de projet me semble-t-il. Peut-être que le modèle de la « cultivation », je ne sais pas comment on peut dire, le modèle du soin tout simplement serait plus approprié au sens de ce que j'appelle le modèle du jardinage. Peut-être ce serait plus approprié pour rendre compte de la démarche de projet et je dis bien à toutes les échelles. Le jardinage étant ici non pas à réserver à un espace de petite dimension ou relativement petite dimension, mais je l'envisage plutôt comme une certaine modalité de l'action.

Pour ce qui concerne l'histoire du mot, je suis très heureux que LUGINBÜHL et d'autres reprennent ça.

C'étaient des travaux de Kenneth OLWIG, il y a encore quelques années. Je suis très heureux d'avoir pu les diffuser comme ça. Kenneth OLWIG est un géographe et historien d'origine suédoise qui a écrit des livres et des textes extrêmement importants qui renouvellent l'histoire du paysage dont les travaux commencent à être connus. Il n'y a aucun texte traduit en français encore, j'espère pouvoir le faire prochainement. Il se base sur ses enquêtes d'archives, il s'est intéressé principalement à l'Europe du Nord, du Danemark à l'Allemagne du Nord, qui sont des documents plutôt juridiques. Déplacement des archives, déplacement des aires d'observations. On n'est plus dans les musées de peinture. Et cela a produit ces effets cognitifs extrêmement importants. Il montre tout simplement que la famille de mots autour de ce que l'on appellera en allemand « landschaft », mais qui peut être « landsrap », « landskap », qui peut être, etc., . etc. ou « landscape » dans le vieil anglais, cette famille de mots renvoie à deux choses. D'abord au fait que ce que l'on appellera paysage en français pour faire vite ce n'est pas autre chose qu'un territoire organisé par une communauté, un territoire de petite taille. Ce qui correspond précisément ce que l'on appellerait aujourd'hui un pays si vous voulez. Le mot « landschaft » désigne d'abord ça. Même pas une région comme dans ce non-sens actuel allemand, mais un territoire de petite taille organisé par une communauté en fonction de règles coutumières non écrites. Et on trouve dans les documents juridiques du XIVème siècle en Allemagne, cette mention que le « landschaft » est parti à la ville défendre ses droits. Parce que c'est au moment où se pose la rédaction des coutumes, etc. Donc cela désigne une entité sociale et politique. Je suis allé trop vite dans ma démonstration. Il y a deux choses, d'abord un territoire organisé et ensuite la communauté qui organise ce territoire. « Landschaft », c'est d'abord ça, qui correspond à une tradition que j'appellerai pays, que l'on peut appeler les communs en Angleterre, etc. OLWIG montre bien à partir de ce moment-là que l'approche que l'on peut faire l'histoire de paysage, des archives que l'on peut solliciter quand on fait cette histoire de paysage, ne sont pas nécessairement d'abord des archives artistiques, mais ce sont d'abord des archives économiques, juridiques, etc. Et que finalement, les médecins, les architectes, les ingénieurs ont eu des rôles tout à fait décisifs dans la mise en place à la fois des paysages réels et des discours sur le paysage. On est envoyé dans une approche de l'histoire des paysages qui est assez éloignée de l'approche mettons des historiens d'art. On pourrait dire, non et bien d'accord, Europe du Sud, c'est comme ça, Europe du Nord, c'est comme ça. Ce serait un peu facile parce qu'en réalité, c'est plus compliqué que ça. Ce que montre OLWIG, c'est qu'à des moments stratégiques, il se situe par exemple au début du XVIIème siècle en Grande Bretagne, il y a une politique très consciente de la part de la monarchie anglaise qui va devenir monarchie britannique, qui prétend devenir monarchie britannique. Justement, il y a une action ou un projet très concret, très explicite qui consiste à la fois à mettre en place un pouvoir monarchique de type absolu et diffuser une image de la Grande Bretagne en tant que pays unifié. La Grande-Bretagne, pas l'Angleterre plus l'Écosse. La Grande-Bretagne, c'est-à-dire un pouvoir royal, monarchique qui va remettre en cause je dirai les pouvoirs locaux. OLWIG étudie toute une série de manifestations publiques de fait, des pièces de théâtre commandées par la monarchie où l'on voit qu'il y a une importation des modèles italiens en Angleterre, en Grande Bretagne, des modèles esthétiques qui sont mis au service d'un discours de type absolutisme, monarchique, centralisateur, etc. Et c'est à ce moment-là que le mot « landscape » disparaît dans son sens ancien, qu'il est remplacé par le mot « landscape » au sens contemporain du terme, mais dans un sens qui est différent, qui est le sens visuel, le sens belvédère, le sens panoramique auquel on est habitué maintenant. Alors qu'auparavant, le mot « landscape » qui était utilisé en Angleterre avait le sens « landschaft », « landskap », etc., le sens local.

On a une histoire qui est écrite du paysage et qui montre plusieurs choses, qui montre que le paysage, il faut le parler en plusieurs langues d'abord, et sentir, saisir la différence des sensibilités culturelles et des enjeux politiques qui sont attachés à ces mots. D'autre part, l'histoire du mot est également une histoire de vie politique, et pas seulement une histoire qui serait de type esthétique. Je renvoie aux travaux de Kenneth OLWIG et vous aurez à mon avis des choses importantes dans cette perspective-là. JACKSON disait à peu près la même chose de manière beaucoup moins informée du point archivistique, mais il disait à peu près la même chose.

Pour ce qui concerne maintenant déduction, induction. Alors pourquoi abduction ? À quoi cela correspond. D'abord, cette notion d'abduction n'est pas une notion récente. C'est une notion qui a été élaborée dès la fin du XIXème siècle par un philosophe et logicien américain qui s'appelle Charles PEIRCE, qui est connu par ailleurs pour sa théorie du signe, la théorie de la signification, car il développait toute une réflexion sur la logique, et qui s'est posé la question de l'émergence des hypothèses. Quelle est la logique intellectuelle qui nous conduit à faire des hypothèses. La logique abductive, c'est la logique de l'invention, c'est la logique, la démarche intellectuelle qui nous conduit à faire des hypothèses. Alors, il y a une tradition de recherches qui a été développée là-dessus, qui est reprise au XXème siècle par un certain nombre d'auteurs. Il n'est peut-être pas nécessaire que je vous donne toutes ces références. La démarche abductive n'est pas identique à démarche déductive ou démarche inductive. Je reprends rapidement ! Démarche déductive, nous avons une loi, un énoncé et nous tirons logiquement les conséquences de ce qui est contenu à l'intérieur de l'énoncé de départ. C'est le modèle euclidien

classique qui fournit le domaine. On peut dériver l'ensemble de la géométrie à partir d'un certain nombre de propositions de départ, posées comme des axiomes ou des principes. Ce n'est pas une démarche qui est inventive puisque c'est une démarche qui est précisément explicative où il s'agit de déplier, de développer quelque chose qui est contenu au départ. On développe simplement et c'est le principe même de l'explication, le développement de quelque chose qui était d'abord impliqué. C'est pour ça que l'on peut considérer que la géométrie n'est pas soumise à la question du temps. Il y a une atemporalité de la géométrie. Je ne vais pas développer ce point. On est dans le modèle de la déduction. Dans l'induction, on part d'un certain nombre d'observations empiriques, on constate un certain nombre de rapprochements possibles, de ressemblances, sur la base de critères que l'on peut établir et puis on en dérive une affirmation de type général. L'abduction, c'est, on observe une situation, on constate une anomalie dans la situation. On se dit, si je pensais cela, si j'adoptais tel point de vue alors l'anomalie disparaîtrait. Devant une anomalie, on recherche le point de vue qui nous permettrait de recoudre la situation et de faire disparaître l'anomalie. On réordonne. C'est une activité qui cherche à réordonner à partir de la proposition d'un nouveau point de vue. La démarche abductive est la recherche de ce point de vue ou de cette forme organisatrice ou réorganisatrice.

Comment ça marche ? Ça marche par le mécanisme de l'analogie, par la métaphore. On se dit si j'adoptais tel point de vue, c'est-à-dire si je voyais la situation comme ceci peut-être que ça résoudrait la situation. Je prends deux exemples : un ancien, un plus récent. COPERNIC se trouve comme la plupart des astronomes de son temps devant la situation suivante : le système géocentrique de PTOLEMEE. Il est très bien organisé, la terre au centre, le monde est circulaire, les planètes tournent sauf une : mars. On observe et puis on voit qu'à un moment Mars s'arrête, repart en arrière, s'arrête, repart en avant. Cela a ennuyé pour ne pas employer un autre terme, depuis l'Antiquité, qui développe toute une série de systèmes d'explications plus ou moins artificielles pour rendre compte de ça. COPERNIC développe une démarche abductive à partir de cette anomalie, il change de point de vue, il imagine que le point de vue ne sera plus le point de vue d'un terrien, mais le point de vue d'un habitant du soleil. Et il trouve que ce que les Terriens voient comme étant un mouvement en recul de la planète Mars est dû en réalité à la différence des vitesses qu'il y a entre la Terre et Mars. Il retrouve l'ordre mais en changeant de point de vue. Autre exemple plus récent, le développement de ce que l'on a appelé l'analyse spatiale. C'est quoi ? Je schématise bien entendu ! C'est l'utilisation d'une métaphore qui est la métaphore newtonienne. On fait comme si les lieux étaient des êtres physiques en interaction et l'on va appliquer cette analogie newtonienne pour rendre compte de ce que l'on va appeler les lois de l'espace concernant mes interactions spatiales, les questions de distance, etc. Ce sont des exemples de démarches dites abductives, qui cherchent à expliquer une réalité en cherchant des points de vue, donc des formes organisatrices permettant de résoudre les anomalies que l'on peut voir dans la réalité. Je ne sais pas si je suis assez clair…

En quoi la démarche projectuelle est une démarche abductive ? Parce qu'il y a et c'est la raison d'être me semble-t-il des projets quels qu'ils soient, des anomalies dans des situations. La démarche projectuelle consiste à proposer des formes, des dispositifs, des points de vue. On ferait comme ci, des formes qui seraient hypothétiques, et alors l'anomalie disparaîtrait. Mais le dernier point que je dois rajouter. C'est qu'aussi bien du point de vue scientifique que du point de vue projectuel, on est dans l'hypothèse. Il reste ensuite - si je me place du point de vue scientifique - à s'engager dans toutes les épreuves de la vérification, de la validation, du contrôle, etc. Donc ça c'est une autre histoire. De la même manière, le projet, c'est la mise en place d'un dispositif hypothétique à partir duquel la réalité pourrait à nouveau se réordonner. Mais restera à valider, contrôler, etc. Il me semble que l'on a avec ce modèle de la logique abductive un élément de compréhension des démarches de projet qui à la fois, nous fait échapper à une sorte d'opposition un peu ruineuse comme disait monsieur TRICAUD tout à l'heure entre inductions, abduction, etc., mais aussi qui nous permet de mieux rendre compte des mécanismes intellectuels et pratiques qui sont mis en œuvre, y compris collectivement dans les opérations de projet.

2. Echanges avec la salle

***Jennifer BUYCK,* IUG :**

Je suis architecte et maître de conférences à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, anciennement Lilloise donc nous nous sommes déjà croisés à l'École d'Architecture de Paysage de Lille. J'ai une toute petite question, qui m'inquiétait beaucoup au début. Je me demandais pourquoi dans votre présentation quand il y avait le mot idée, il était au singulier, ce qui peut-être a un vrai sens pour vous au singulier. Finalement « situations » était au pluriel, « références » était au pluriel , « savoirs » au pluriel, et je me demande s'il n'y a pas là un dépassement et même un dépassement du mot d'idée parce que finalement quand vous explicitez ce principe de réflexion par abduction, c'est « hypothèse » qui est derrière. Je me demande si ce n'est pas un blocage de rester sur ce mot d'idée parce que tout ce que vous avez raconté derrière n'allait pas forcément dans ce sens-là. En tout cas moi, ça continue de m'interroger ce terme-là.

***Intervenant de la Région Île-de-France* :**

Une remarque ou une perplexité questionnante, remarque d'actualité. On se souvient tous fin 2011, début 2012 de l'expression assez péremptoire : « l'environnement ça commence à bien faire ! » ou quelque chose comme ça ! Hier matin dans l'émission « Les matins de France Culture » étaient invités un ancien ministre, un économiste, des journalistes, et il y a un quart d'heure qui était consacré à la simplification administrative et réglementaire dans laquelle effectivement les exemples qui ont été donnés étaient unanimement simplifiés parce qu'il faut absolument tout simplifier. Quelles sont les entraves, quels sont les obstacles ? C'est ce qui a trait aux espèces protégées, aux habitats et au paysage. Grosso modo je fais simple. C'est très intéressant.

Jean-Marc BESSE :

J'ai eu la même réaction !

Intervenant de la Région Île-de-France :

Donc ça m'a beaucoup frappé et je me dis, la simplification oui et à quel prix, et avec quel résultat et quel sera le fusible ? La question perplexe ou la perplexité questionnante, ça a trait aussi à une autre actualité. C'est le projet de schéma directeur de la région Ile-de-France, qui est en cours d'enquête publique qui est très courte, qui va s'achever à la fin du mois. Donc toutes remarques, avis qu'il est possible de fournir sur internet, sur *enquetepubliqueiledefrance.fr* sera certainement la bienvenue. Le projet de schéma directeur, c'est pour croiser avec ce que vous avez évoqué sur le bien-être. Il y a six pages dans le fascicule qui s'intitule « Projet spatial, objectif défi », il y a six pages consacrées à l'attractivité de notre région. A la fois le constat de l'attractivité et les conditions ou les caractéristiques, les facteurs de son attractivité. Est rappelé que 50% du territoire est agricole, que 25% est d'expression naturelle et forestière, etc. Il y a un tout petit passage consacré à l'aspect culturel patrimonial, mais sous un angle plutôt de son produit touristique et de son produit économique. Si je résume grosso modo le francilien, on lui assume un rôle d'homo oeconomicus comme le qualifie Daniel COHEN. C'est à peu près ça, ce qui est attendu. Et pas un mot sur le cadre de vie, le bien-être, le paysage. Je voudrais prolonger en infini miroir, bien-être, mal-être, on sait qu'il y a quand même des caractéristiques de mal-être en Ile-de-France qui ne sont pas signalées, qui ne sont pas évoquées. Et attractivité, répulsivité : qu'est-ce que cela révèle ? Est-ce que le territoire qui est trop large, est-ce que l'expression écrite qui n'est pas le droit coutumier ne se prête pas à cette réflexion, est-ce que l'abduction n'a pas fait partie de la remise en question, le changement d'angle, la perspective nouvelle a-t-elle suffisamment alimenté la réflexion ? Voilà.

***Roland PELTEKIAN,* chef du Pôle paysage à la DRIEE (Direction Régionale Interdépartementale de l'Environnement et de l'Énergie) :**

Juste un point qui rejoint les remarques qui viennent juste d'être faites, et pour lequel vous m'avez rassuré dans votre discours, c'est qu'il n'y a-t-il pas aujourd'hui au travers de l'utilisation du mot projet, une dictature du projet. Quand j'ai débuté dans le travail de l'aménagement, on m'a appris qu'un enjeu, c'était ce que je gagne ou je perds à faire ou à ne pas faire. Tout à l'heure une des interventions avait évoqué que le projet dans le paysage c'est faire émerger ce qui est déjà là. Je le dis en substance. Je pense qu'il faut être très attentif à ça parce qu'effectivement ce qui est en train de se tramer aujourd'hui c'est un absolutisme du faire et au travers duquel tout ce qui permet d'être le cadre des choses en quelque sorte, de ce bien-être du paysage, est vu comme une entrave. Ce que j'ai beaucoup apprécié dans votre dernière intervention, c'est que vous parlez du prendre soin plutôt que du faire.

***Yvon Le CARO,* géographe à l'université de Rennes** :

Je voudrais montrer comment tout ça soulève tout un tas d'opposition binaire de dialogique qu'il faut savoir dépasser dont beaucoup ont été évoqué. Je terminerai sur une, je pense qu'il y a matière à discussion et à question. En géographie, on a la chance d'avoir une discipline où l'on peut assez facilement dépasser les dialogiques sciences de la nature, sciences de l'homme et de la société puisqu'on a les deux dans notre discipline. Il y a des disciplines passerelles sur ce type de clivage. Par contre la géographie a eu un problème, elle est obligée de faire un peu un retour du refoulé sur le sensible puisqu'au niveau de l'évaluation des chercheurs depuis les années 60, tout ce qui est du sensible renvoie via La Blache, à l'école traditionnelle que moi j'ai beaucoup lue - Jean BRUGNE, Carl SAUER - et il y a un procès en scientificité qui fait qu'il y a une autoflagellation des géographes sur le sensible. Disons que sur les humanités en général la référence à l'histoire, la référence à la littérature est mal vue en géographie.

Ça revient un peu mais il faut une forte personnalité pour pouvoir le porter. Moi par exemple au niveau de licence, cela se traduit par la disparition progressive de tous ces cours-là, j'ai demandé et obtenu cette année la réintroduction d'un cours de dessin en géographie. Cours qui s'appelle « Croquez les territoires ». Cela introduit du sensible mais aussi du rôtissement sur les joues de mes collègues quand le titre a été accepté. « Croquez les territoires » c'est-à-dire aller dans une relation vraiment d'implication de l'étudiant dans un espace pour qu'il arrive à la saisir à s'en saisir. C'était un élément important. Sur l'approche, la dialogique esthétique/usage est très forte sur les questions de paysage dont je ne suis pas spécialiste. Mon approche est que cette différence qui est très forte par exemple entre l'approche anglaise et l'approche française du paysage d'aujourd'hui vécu par les acteurs, en particulier par les agriculteurs, on peut la triangulariser un peu en introduisant l'écologie. J'ai écrit un papier sur une comparaison, un papier qui n'a aucune prétention mais qui essaie de voir comment j'ai perçu la manière dont la nature ordinaire, agricole, était construite en Angleterre, en France et au Japon, autour d'une pondération différente de ces trois pôles. Non pas seulement d'esthétique et usage. Esthétique, usage et perception écologique du vivant dans le paysage. Dernier point sur lequel cela va créer plus de débat, c'est dans le rapport entre acteur habitant d'un côté et puis paysagiste projeteur de l'autre, je simplifie un peu, on a effectivement une question autour du projet, de la notion même de projet. Est-ce que le projet, c'est pour révéler et valoriser les expériences et compétences habitantes c'est-à-dire quelque chose qui relèverait du maïeutique du territoire, du maïeutique de l'existant. On parle bien d'un existant vécu et qu'est-ce que le projet peut faire là-dedans. Donc une ambition je dirai au service d'un territoire vivant. Le risque est évident, le projet comme élément venu de l'extérieur, peutbousculer des compétences sociales, les rendre inopérantes puisqu'elles ne s'actualisent pas dans les mêmes temporalités. Par exemple les gens vont investir pour transmettre des biens à leurs enfants alors que le projeteur veut que dans cinq ans, il y ait des choses. Je pense à Gilles CLEMENT que j'apprécie beaucoup par ailleurs, quand il dit qu'il faut mettre des ronces dans les champs, c'est vrai que les gens n'ont pas forcément envie de transmettre des champs de ronce à leurs enfants. Il peut y avoir, quand ce sont des biens privés, des petits hiatus de temporalité. Et aussi des spatialités parce que le projet se gère à l'échelle du projet qui est variable et puis les individus par exemple peuvent travailler plus sur leur propriété qui est peut être éclatée dans l'espace ou sur des espaces d'attachement. Moi je travaille sur des approches topologiques donc des points d'ancrage très particuliers qui sont difficiles à percevoir pour le projeteur. En parlant de soins et de jardinage, je trouvais très intéressant que Jean-Marc BESSE ait donné de facto la main aux habitants parce qu'ils pratiquent cela tous les jours. En permettant intellectuellement, en débloquant quelque chose qui permettrait au paysagiste, au projeteur de dire on va prendre soin, on peut peut-être réassortir ces deux visions et donner des éléments de défense de la logique de projet, qui est très attaquée aussi, qui a beaucoup de défauts. Il y a des tas de gens, je pense par exemple à la SCOP le Pavé qui fait des conférences gesticulées contre le projet parce que le projet, c'est la manière de désarticuler les sociétés locales, c'est la manière de changer de focale, de façon à ce que le projeteur devienne compétent et que l'habitant devienne incompétent. Et ça, c'est un vrai problème pour nous tous quand on intervient sur le territoire avec cette histoire de soin, de jardinage comme image, on pourrait peut-être dépasser cette dialectique-là. A voir.

***Roland VIDAL,* École Nationale du Paysage de Versailles :**

Dans un ouvrage que vous avez dirigé il y a pas mal de temps, qui s'appelle « Écrire le paysage », c'était à l'université de Lille, j'avais particulièrement apprécié un article de Jean-François LYOTARD qui s'appelait « Scapeland ». Dans cet article LYOTARD nous explique qu'il n'y a pas de paysage sans dépaysement. Il établi une sorte de lien consubstantiel entre les deux dont il dit que c'est une proposition qui est réciproque, il n'y a pas dépaysement sans paysage. Bref, on retrouve une façon qui m'a semblée assez fondatrice, une idée qui est reprise par d'autres auteurs, l'idée du recul que l'on retrouve par ailleurs chez beaucoup d'autres. Or cette idée de dépaysement qui serait une condition du paysage, on ne la retrouve pas dans la convention de Florence, en tout cas pas explicitement et je ne l'ai pas retrouvé non plus dans votre exposé comme s'il était passé de mode, que cela ne faisait plus partie du champ conceptuel du paysage. Donc ma question est simple : qu'en est-il du dépaysement aujourd'hui ?

***Lilian VARGAS*, chargé de mission à Grenoble Alpes Métropole et Pays Voironnais :**

Vous nous avez demandé de regarder avec peut-être plus d'intérêt la fin de votre exposé notamment ce qui a trait au carré du projet. Donc je l'ai fait. Situation, savoir, référence, idée. Cherchez l'intrus. Franchement idée, je rejoins votre position, sonne bizarrement par rapport aux trois autres. La question que je me posais, est-ce que idée ce n'est pas un peu l'expression policée du désir dans cette notion de projet. Pour moi, la notion de projet vient bousculer et interroger fortement la notion même de paysage au sens où le paysage puisque vous l'avez bien décrit au début, le paysage est constitutif de l'homme comme l'homme est constitutif du paysage. En fait quand on travaille sur le projet du paysage, on

travaille sur le projet de l'homme. Du coup, qu'est-ce qu'on souhaite, qu'est-ce qu'on désire pour notre propre avenir et là-dessus, la notion de projet décriée par la SCOP Le Pavé, est un peu trop formaliste. Vous avez dit de l'idée que c'était une réponse créative organisée. Est-ce que justement on n'est pas trop organisé et que le paysage n'a pas besoin d'un peu de liberté, d'inventivité et d'absence de formalisme. Est-ce que l'on ne veut pas trop enfermer le paysage dans un projet formel, trop carré ?

Jean-Marc BESSE :

Quand j'ai fait ma longue intervention, j'avais oublié quelque chose, et comme on a abordé cette question-là, cela me semble bien de le réaborder. J'avais aussi lu la convention de paysage pour un projet de recherches comparatives entre la France et l'Italie. Ce n'est pas tellement la notion de bien-être qui m'avait sauté aux yeux, mais le fait qu'on insistait sur le paysage ordinaire par rapport au paysage remarquable et qu'on référait aussi le paysage ordinaire par rapport aux communautés locales. Vous avez abordé ça à travers JACKSON et le lieu particulier. C'est très présent dans la pensée des architectes anglais qui parlent de sense of place. Est-ce que le bien-être ne peut être obtenu que dans l'insertion dans une communauté locale ? Est-ce qu'il n'y a pas cette conception-là qui est en fait derrière cette nouvelle forme de recherches sur le paysage qui est en train d'émerger ?

Pierre DONADIEU :

Il y a plein de questions que je voulais poser, qui ont été posées. Je voudrais dire une chose, c'est la relecture des cinq pôles paradigmatiques, car je n'en ai pas la même interprétation que toi. Ces trois pôles me paraissent parfaitement justifiés, mais en fait c'est le résultat historique d'une stratification. Ma lecture est aujourd'hui la suivante, qui est à peu près comparable à la tienne, mais avec une nuance. Le point de départ effectivement, c'est le point de départ. Territoire construit, fabriqué, les géographes s'en sont emparés, ils s'en réemparent aujourd'hui, ils l'éclairent mieux, tu l'as dit. Vers les années 70, la question qui s'est posée, ça a été la crise environnementale. Et cette crise environnementale, elle a fait apparaître et émerger les sciences de l'environnement. Et vous vous souvenez ceux qui ont lu, d'un ouvrage qui s'appelait « la mort du paysage ». La mort du paysage a immédiatement appelé ce qui était disponible à l'époque, qui était effectivement l'histoire de l'art, l'histoire des représentations, de la peinture, de la littérature, etc. Mais ceux-ci étaient opposés à l'émergence des sciences de l'environnement, et s'il y a eu cette réactivité en France et ce courant ensuite de recherches qui a émergé, il a émergé contre ce qui était perçu comme une menace pour le paysage, à savoir une explication unilatérale unique et monopolistique de la question du paysage à travers les sciences de la nature. Ça a joué un rôle important, si bien que le paysage comme environnement, tu l'as dit mais de manière parfois peut-être pas très radicale, moi je l'exprimais d'une manière plus radicale. Aujourd'hui, il y a eu un point important, les sciences de l'environnement, les sciences de la nature sont dominantes comme référence au paysage dans les lois de Grenelle, si bien qu'il n'est pas facile d'y réintroduire le territoire fabriqué habité et le paysage comme représentation. Si bien que les deux derniers termes, expérience sensible et dispositif sont finalement collés ensemble par les formations et les formations de paysagiste, etc. Aujourd'hui, on a effectivement de ce côté-là une sorte d'instrumentalisation de cette opposition écologie, approche écologiste, approche environnementaliste, scientifique, supposée désincarnée etc., et approche sensible. Donc, on repart finalement de cette pratique, de l'émergence des idées dans le projet. Alors, tu as utilisé le mot idée, effectivement discuté. Je pense que les paysagistes utilisent plus facilement selon les écoles, le mot concept. Ça c'est une autre chose. En fait, il ne faut pas prendre ces cinq pôles comme étant finalement l'expression simplifiée d'une complexité, mais comme l'émergence, la stratification actuelle qui va effectivement au bout de dix ou vingt ans peut-être, se traduire par quelque chose de plus complexe. Et pour terminer, il y a une émergence praticienne qui est extrêmement intéressante et qui fait son affaire de la coalescence de l'ensemble, qui est l'urbanisme paysagiste, « landscape urbanism », qui a émergé depuis dix ans. A partir d'un double pôle européen et américain qui associe par rapport à la commande les architectes paysagistes, les urbanistes, les architectes, les écologues, les environnementalistes etc., etc., les graphistes. Donc les approches pragmatiques anglo-saxonnes nous donnent un exemple de ce qui aujourd'hui va probablement être le futur immédiat de toutes ces pensées et pratiques, c'est-à-dire une hybridation assez généralisée de ces choses-là.

Jean-Marc BESSE :

Je vais commencer par la fin. Effectivement, pour prendre ce que disait Pierre, je suis assez d'accord sur la nécessité d'historiciser un tel schéma. Ce n'était pas mon propos au début. J'étais plutôt dans la perspective d'une cartographie. Je te remercie de tes remarques, qui montrent bien que c'est une situation intellectuelle qui a eu sa dynamique propre. Je pense qu'il faut le rappeler toujours. À propos d'idée, idée concept, idée désir. Je suis content que ma petite provocation ait marché quand même.

Ce n'est pas qu'une provocation. Le mot idée, je l'ai choisi en référence à un type d'interrogation et des problèmes que je me pose. Il faut entendre derrière le mot idée, le mot idea. Cela vient de loin cette histoire, ça vient du XVIème siècle, ça vient de la théorie de l'art qu'on trouve en Italie au XIIIème siècle, cela vient du mot idea. Et dans ce sens, je prends au singulier. L'Idea ou l'idée étant non pas simplement une sorte de représentation mentale figée que l'on pourrait avoir à un moment donné, mais l'idée étant précisément le processus et le résultat de ce processus dans la création d'une forme. L'idée ou l'idea de l'artiste quand il est engagé dans la fabrication d'une œuvre. Cette idée, elle est au départ relativement inchoative, confuse et progressivement, elle va se former. C'est dans ce sens-là que je prends le mot idée au singulier et c'est pour ça que finalement, elle n'est pas simplement intellectuelle et que le mot désir, ou en tout cas par ce que vous laissez entendre par l'ex-mot convient également. On est véritablement dans l'émergence d'une forme intellectuelle qui vient recomposer la conception ou la perception que l'on peut avoir de la réalité. C'est pour ça qu'avoir une idée, ce n'est pas la même chose que d'avoir des idées au sens banal du thème. C'est pour ça que l'idée, ce n'est pas la même chose que le concept. J'ai eu l'occasion d'en discuter justement avec des étudiants de quatrième année cette année à Versailles, il y a un petit exposé sur la question du concept, non, non, l'idée à mes yeux, c'est beaucoup plus riche que le concept. Ça passe effectivement par des opérations de conceptualisation, de définition, de référence abstraite, mais l'idée, c'est l'ensemble de ce mouvement ou de ce processus temporel qui passe par l'invention ou la fabrication d'un point de vue mental, qui permet de donner sens ou de redonner sens à une réalité en organisant la perception. Je ne sais pas si je suis clair, mais pour l'instant, je n'arrive pas à dire mieux, c'est pour ça que j'utilise le mot idée. Un projeteur individuel peut-être porteur et c'est son idée au sens où c'est sa grande intuition. Au fond derrière tout ça, et c'est ma position épistémologique ou philosophie, moi je suis très partisan également d'une approche intuitionniste de l'idée. Le projeteur est porteur de son intuition, c'est au fond ce qui va lui donner son identité en tant que projeteur. Mais ça peut jouer aussi au niveau collectif. Je ne sais pas si je réponds bien, mais je pourrais y revenir si vous le souhaitez. Le point que je veux défendre, c'est qu'il y a dans le processus de projet, le processus intellectuel, qui passe aussi par de l'imagination, il y a véritablement cette recherche de l'expression, qui va jusqu'à la proposition d'une forme réorganisatrice.

Je vais mettre ensemble deux remarques sur le paysage ordinaire d'une part et d'autre part sur le schéma directeur enfin sur l'expression du bien-être. Je pense qu'effectivement cette question du bien-être a été plutôt portée au début par des revendications en faveur du local. C'est pour ça que le texte de JACKSON que je vous ai lu tout à l'heure est à la fois très intéressant, et peut être considéré comme marqué par un certain type de localisme. Mais c'est vrai que j'étais frappé aussi dans le domaine italien par les réflexions et les travaux autour d'Alberto MAGNAGHI par exemple sur le projet local. Ça résonne beaucoup avec cette manière d'envisager la question du bien-être. Je ne pense pas négliger cette approche locale, mais je pense néanmoins que cela peut se jouer à plusieurs échelles, et que la question du bien-être – j'ai bien aimé votre réaction sur le mal-être justement – elle peut se jouer de manière territoriale. Mais alors, vous avez vous-même les réponses à vos interrogations. Ça renvoie à quoi ? Ça renvoie à rien du côté du paysage. Ça renvoie à tout du côté de l'économie. J'ai très choqué hier matin justement en entendant la même émission. Parce que derrière tout ça, il y a une certaine conception de ce qu'est l'action publique et surtout une certaine conception des principes de l'action publique. On est devant un discours de type économiste, mais surtout je pense que là où il faudrait être à l'offensif, c'est justement sur une certaine compréhension et conception de l'économie elle-même, qui a perdu toute attache avec l'économie en tant que sciences sociales tout simplement. C'est la mathématisation de l'économie qui pose problème véritablement. Ce n'est pas l'économie en tant que telle, c'est le fait que l'économie n'est plus une économie politique ou une économie sociale et qu'elle a coupé tout lien avec l'essence sociale et de fait, on a ce genre de désastre intellectuel et pratique, à mon avis. Je pense qu'il y a une responsabilité politique importante dans la diffusion et la mise en place d'une telle approche. Effectivement, je fais partie de ceux qui défendent les humanités, et je pense que c'est tout à fait important d'adopter ce point de vue en particulier quand on se pose la question du bien-être, mais aussi la question du paysage.

Pour ce qui concerne le dépaysement, je suis très content que vous fassiez allusion à cela. Je vais vous raconter la genèse du truc. Ce numéro « Écrire le paysage » publié en 1988, dans la revue des sciences humaines de l'université de Lille, est en fait dans une littérature au départ. Ce numéro « Écrire le paysage » est la suite d'un séminaire qui avait eu lieu pendant toute une année dans un laboratoire de littérature. À la suite de cela, le directeur de cette revue m'avait demandé de faire un numéro. J'avais une liste de mots très longue et j'avais demandé à différents auteurs de réagir. LYOTARD avait eu la grande gentillesse de me faire une longue correspondance autour de ça, et ce que vous avez dans l'article, c'est un petit extrait de quelque chose qui a été nourri par des correspondances. Mon attachement sur ce terme est le mot dépaysement. Alors peut-être ne l'ai-je pas mis suffisamment en valeur dans mon propos aujourd'hui, mais j'y attache une très grande importance dans la mesure où pour moi, c'est le

signe même que le paysage n'est pas un objet, au sens usuel que l'on donne à ce terme-là. C'est-à-dire comme une chaise dont on pourrait faire le tour et véritablement quelque chose qui est inachevable. On est dans le domaine de la pensée ouverte. Et c'est ça que signale la notion de dépaysement. Paysage comme dépaysement ça veut dire précisément qu'il y a toujours quelque chose en plus, quelque chose à côté. C'est ce que j'avais essayé d'indiquer en développant cette notion d'expérience. Pour moi le paysage est aussi fondamentalement une question d'expérience. C'est pour ça que par rapport à ce que tu disais Pierre, j'ai un petit point de désaccord parce que cette question de l'expérience paysagère n'est pas l'apanage de ce qui se fait dans les écoles, que ce soit l'architecture et le paysage même s'il y a beaucoup de développement de ce côté-là encore maintenant. C'est véritablement quelque chose qui a été pris en charge, par une approche artistique au sens très large du terme depuis fort longtemps, que ce soit dans les arts plastiques, les arts visuels ou la littérature, mais aussi tout simplement par tout un chacun. L'expérience du paysage est une expérience très ordinaire, le fait d'être pris dans quelque chose qui nous traverse. Il suffit de se rendre disponible.

Deux choses. On voit bien que ce qui est en jeu dans nos discussions, c'est le sens que l'on doit donner au mot projet. Effectivement, nous pouvons dire que nous croulons sous les projets, nous sommes fatigués des projets, les mots d'ordre de l'époque, domaine de l'activité. Je suis au CNRS, je passe mon temps à rédiger des projets, à imaginer des projets, à contrôler des projets. C'est quelque chose qui est hallucinant. Au fond, ce qu'il faudrait véritablement interroger, c'est le sens que l'on donne à ce mot projet, qui est un sens précisément productiviste au fond, qui ne laisse aucune place à autre chose qui est de l'ordre de l'action, qui est de l'ordre de la transformation, mais qui justement, j'ai prononcé le mot jardinage, j'appelle ça le soin, j'appelle ça une autre manière d'agir. Je n'ai pas de terme véritablement défini, mais je pense que l'on a bien compris de quoi il s'agissait.

Un point et ce sera ma dernière réponse à propos des habitants et des projeteurs. Je pense que c'est une question importante. J'ai coutume de dire aux étudiants que le paysagiste ne doit pas se comporter comme un voleur, c'est-à-dire celui qui arrive, qui fait quelque chose et qui s'en va tout de suite. C'est une pratique assez fréquente pour des raisons que l'on peut comprendre par ailleurs, des nécessités économiques, voilà. Mais je ne crois pas que l'on puisse faire du projet sérieusement sans passer du temps dans le lieu où l'on se trouve. Le projet, c'est quelque chose qui dure longtemps, qui suppose que l'on revient, qui suppose que l'on habite là, que l'on sorte précisément de l'attitude de la figure de l'expert qui vient apporter les solutions. Je pense qu'il y a véritablement quelque chose qu'il faut réfléchir à partir de là. D'autre part, je ne suis pas non plus pour une approche que j'appellerai démagogique qui dirait : « Les habitants ont toujours raison ». Non les habitants n'ont pas toujours raison parce que cela veut dire quoi avoir raison ? Cela veut dire, est-ce qu'il faut mettre des thuyas partout, est-ce qu'il faut fermer tout, empêcher… Vous voyez ce genre de considérations. De ce point de vue-là, le savoir dont est porteur le paysagiste ou le projeteur de manière générale a sa dignité. Je pense qu'il faut sortir de l'alternative où l'on serait tout extérieur, ou tout intérieur. La question est celle du passage constant entre extérieur et intérieur, de la confrontation constante être l'expert et l'habitant, mais je dirai à compétence égale reconnue de part et d'autre. Ça veut dire quoi ? Je ne sais pas trop ce que cela signifie parce que, est-ce que cela veut dire qu'il faudra aller du côté de ce que l'on appelle aujourd'hui la participation. Je pense que c'est un terme qui est piégeant, mais qui est le mot que l'on veut prononcer et que l'on n'ose pas prononcer derrière. C'est le mot démocratie tout simplement. Il y a un moment où il faut accepter et tout le monde doit accepter, il y a aussi des experts dans cette population, des porteurs d'un savoir. Les habitants ne sont pas forcément les mieux placés toujours, l'expert peut aussi se tromper et c'est ce qui constitue le débat public, l'espace public et qui n'est pas destiné à être un espace pacifique, qui est destiné à être un espace de controverse, un espace de prises de décisions dissymétriques parfois. C'est pour ça que moi je réagirai comme ça parfois. À compétence égale, il faut reconnaître effectivement les compétences des habitants, ça me paraît inéluctable, nécessaire, mais aussi il y a les compétences des projeteurs. La vraie question, c'est d'organiser les dispositifs de rencontre, de l'ordre de la médiation au sens où on a pu le présenter, des dispositifs de rencontre, de controverse, d'échange de points de vue. Mais il me semble que la clé est dans le temps que l'on passe. Elle est dans les conversations. C'est le temps que l'on passe.

INTERVENANT :

Est-ce que je peux poser une question qui revient sur la question de départ, que tu as posée tout à fait au départ et sur laquelle tu n'es pas revenu. Quels sont les savoirs capitalisables que produit le projet ? Ce sont à peu près les termes au départ, le projet de paysage.

Jean-Marc BESSE :

Le savoir capitalisable, je pense qu'il y a d'abord une intelligence des lieux. Une compréhension de ces conditions naturelles, géographiques, etc. et aussi de son histoire. Je crois que fondamentalement, je résumerai à ça. Je parle pour le bénéfice de la collectivité. Le projet apporte ça. C'est un élément essentiel peut-être pour la possibilité d'un bien-être, c'est-à-dire la connaissance de ce qu'il est possible de faire, de ce qu'il n'est pas possible de faire, de ce qui a été fait. Bref, la redéfinition d'une sympathie avec l'endroit où l'on se trouve tout simplement. Je pense que c'est le point essentiel pour ce qui concerne la collectivité à laquelle est destinée au fond le projet.

INTERVENANT :

Je voulais revenir sur le mot projet. Je pense que si l'on veut avoir une pensée un peu novatrice du projet, il faut absolument dissocier projet et changement. Les projetistes italiens, ils parlent de projet de conservation et de projet de transformation, et je trouve que c'est une idée intéressante. Quand on regarde un certain nombre de travaux, de travaux différents, la réalité, on peut l'imaginer comme une juxtaposition de choses qui ne produisent pas de sens. Le projet, c'est justement recomposer ces choses-là de telle manière que ça produise du sens. Cela ne veut pas dire forcément transformer. Toute la fascination des architectes, des urbanistes, des paysagistes, c'est toujours cette idée que le projet, c'est le futur, c'est l'anticipation, c'est l'invention, c'est l'avenir. Je pense qu'il faut absolument découper les deux.

Jean-Marc BESSE :

Je dirai peut-être un peu différemment, mais je pense qu'en dissociant - cela résonne avec ce que vous venez d'indiquer – une approche qui serait purement technicienne ou instrumentale il y a des intérêts effectivement instrumentaux, on peut avoir une vision instrumentale du projet, mais à côté de ces intérêts instrumentaux, il y a aussi les intérêts liés au sens. Cette question du projet comme porteur de sens, un sens social, un sens politique, un sens culturel, elle est essentielle. On ne peut la négliger, l'oublier dans une réflexion sur le projet. On ne peut pas avoir une vision instrumentale du projet. Je rejoins volontiers votre point de vue et je termine rapidement l'éthique du bien-être. C'est une histoire assez compliquée. Aujourd'hui, pourquoi on va parler en ces termes-là, qu'est-ce que ça signifie dans la conjoncture intellectuelle. Cela signifie un réinvestissement de toute une tradition de pensée, en particulier en France qui avait été relativisée, la seconde arrivée, qui est l'empirisme. En France, il y a une grande tradition intellectualiste, DESCARTES, une certaine lecture de KANT, la 3ème République, ALAIN. Ce sont des visions très intellectualistes de l'activité humaine, du sens de l'activité humaine qui a négligé toute une autre tradition tout aussi présente, mais, finalement beaucoup plus présente en Angleterre qu'en France alors qu'elle avait ses représentants très importants en France qui sont CONDILLAC, qui sont toute une série de penseurs MAINE DE BIRAN… Et au fond la phénoménologie du XXème siècle reprend cet héritage-là. Il s'agit de valoriser ou de revaloriser le corps. Je dis bien le corps. Le corps, ce n'est pas la physique, le corps, c'est l'esprit. Le point est fondamental à comprendre. L'opposition n'est pas entre le physique et le mental. On n'est pas dans cette perspective-là. Le corps, c'est la compréhension du fait que les individus humains sont pour ainsi dire d'un seul bloc à la fois corps et esprit. Quand on parle d'expérience corporelle, ce n'est pas la même chose que l'expérience purement physique. La considération du bien-être, c'est la considération en réalité du rôle central des expériences corporelles dans l'appréhension que nous pouvons avoir du monde et dans les qualifications que nous pouvons faire du réel. Reconnaître la légitimité. On parlait de mal-être, il y a un instant ou de bien-être, on parlait d'habiter, d'habitable ou d'inhabitable, reconnaître la légitimité de l'expérience des corps. Je pense que c'est absolument fondamental pour une réflexion humaniste précisément sur la question du paysage.

TERRES EN VILLES
40, avenue Marcelin Berthelot - BP 2608
38036 Grenoble Cedex 02
tél. : 04 76 20 68 31
fax : 04 76 40 38 44
mail : serge.bonnefoy@terresenvilles.org
www.terresenvilles.org